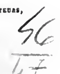
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS, RUE VIVIENNE, 2 BIS.





BERTHE LA FLAMANDE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. MOLÉ-GENTILHOMME ET C. GUÉROULT



REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 JUILLET 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CHARLES II, roi d'Angleterre	MM. MAURICE COSTE.
LE MARQUIS DE MORTIMER	ALEXANDRE.
SIR LIONEL MORTIMER, son fils	TAILLADE.
GEORGE MAXWELL, favori du roi	GASTON.
GURTH, matelot	LAURENT.
LORD BELGRAVE	DESRUEIL.
WILSON	CURET.
HARRY	JULES.
LE CHANCELIER	MARTIN.
DAME BERTHE, riche propriétaire du château d'Erikdale, marchande de Nieuport	Mmes EMILIE GUYON.
MISS LUCY ERIKDALE	LOUISE PERIGAT
LA DUCHESSE D'OSMOND	ALBERT.
LA COMTESSE DE DORCHESTER	MARIA REY.
LADY CAMBRIDGE	HELOÏSE PHILIPPE

La scène se passe en 1669, en Angleterre, tantôt au château d'Erykdale, tantôt chez le roi, au palais de Richmond.

ACTE I.

Salle richement décorée du palais de Richmond. — Au fond, trois grandes portières en tapisserie. Celle du milieu seule est ouverte — A droite, au premier plan, petite table avec ce qu'il faut pour écrire. A gauche, même plan, table-bureau chargée de papiers. Sur celle-ci, il y a un timbre. — Siéges auprès des deux tables. — Portes à droite et à gauche.

SCÈNE I.

MAXWELL, LE ROI.

(Au lever du rideau, Maxwell écrit sur le bureau de gauche ; un huissier entre par le fond et annonce LE ROI ! Maxwell se lève ; Charles II entre.)

LE ROI.

Que fais-tu là ce matin, Maxwell?

MAXWELL, *se levant.*

Sire, je prépare des rapports sur des améliorations demandées dans la marine, dans les finances, dans...

LE ROI, *allant s'asseoir à droite.*

Ah çà, rien ne va donc bien dans mon royaume, où il me semble cependant qu'on vit assez galement. Passe-moi la liste des invitations pour la grande fête de nuit que je donne demain à cette résidence. (*Maxwell la lui donne ; il la parcourt.*) Quelles nouvelles de Londres?

MAXWELL.

Le procès-verbal de la chambre des communes.

LE ROI.

Diable! cela m'interesse; il y avait à l'ordre du jour une augmentation à mon profit personnel des droits sur le vinaigre.

MAXWELL.

On a voté, sire.

LE ROI.

Eh bien?

MAXWELL.

Rejeté.

LE ROI.

Dieu me damne! on veut donc me laisser sans un sou vaillant!

MAXWELL.

Votre Majesté n'a-t-elle pas la ressource de demander une nouvelle subvention au roi de France Louis XIV, son beau-frère?

LE ROI.

Bah! Il me donne déjà six millions pour faire la guerre aux Hollandais à qui je n'en veux pas le moins du monde.

MAXWELL.

Faites savoir au grand roi que vos répugnances pour cette guerre se sont augmentées de deux millions par an, payables par trimestre... et d'avance.

LE ROI.

Parbleu oui! belle idée! j'enverrai un négociateur qui, pendant une année, vivra joyeusement à Versailles à mes dépens et me rapportera un refus.

MAXWELL.

Mon Dieu, sire, si vous tenez à ce qu'on revienne vite et avec une bonne réponse, envoyez quelque seigneur bien amoureux, quelque mari bien jaloux...

LE ROI.

Toi par exemple, toi qui es marié et passablement jaloux si j'en juge par ton obstination à tenir ta femme eloignée de notre cour.

MAXWELL.

Sire... je vous assure...

LE ROI.

Allons! on y pensera... Les dépêches?

MAXWELL.

Aucune, sire. (*Lui remettant une lettre qu'il prend sur la table de gauche.*) Si ce n'est celle-ci en forme de billet galant.

LE ROI, *vivement.*

Une écriture de femme. (*Il lit bas.*) « Sire, découvrir une trahison est le devoir d'une sujette fidèle. Elle y a deux ans, vos » regards semblaient s'arrêter avec plaisir sur une personne qui n'y lisait rien d'effrayant. Un perfide confident de vos projets » s'est renversé en feignant de vous servir. Enlèvement subit, » mariage secret, séquestration jalouse, voilà les moyens » qu'il a employés, et le coupable n'est qu'un Flamand obscur, » qui cache sous un titre usurpé l'affreux nom de Birmann. » On est près de vous et on songe à la vengeance. » (*Parlé.*) Pas de signature... La lettre est cavalière.... Certainement, ma belle sacrifiée, nous nous vengerions ensemble, si je n'avais le cœur plein d'une autre image.. C'est égal, je donnerais beaucoup pour connaître ce serviteur infidèle..... Birmann!... Je retiendrai ce nom. (*A Maxwell, qui a repris sa place à gauche.*) Rien de Montégu?

MAXWELL.

Pardon, sire, il est venu d'un air triste et penaud et, sans vous attendre, m'a chargé de dire à Votre Majesté qu'il n'avait pas reussi.

LE ROI.

J'en étais sûr. Le maladroit! (*Il se lève.*)

MAXWELL, *se levant aussi.*

Qu'a donc fait Montegu, sire?

LE ROI, *avec humeur.*

Il a fait!... il a fait une sottise. Il avait deviné l'amour qui, depuis deux mois, est tout le but de ma vie, et malgré moi il s'est obstiné à tenter un enlèvement... un enlèvement quand il s'agit d'une fille du sang le plus noble et le plus illustre. On l'aura surpris, l'éveil est donné!... Ah! je suis d'une humeur!

MAXWELL.

Aussi, c'est votre faute, sire.

LE ROI.

Comment cela?

MAXWELL.

Eh! oui, sans doute! pourquoi Votre Majesté va-t-elle s'attaquer à ces grands noms, à ces vertus si difficiles à réduire, tandis que des beautés tout aussi charmantes et beaucoup moins rebelles...

LE ROI.

Je ne te comprends pas.

MAXWELL.

Comment! vous n'avez pas vu cette ravissante amazone qui suit la chasse toutes les fois que Votre Majesté en fait partie, guettant votre passage et lançant sur vous, sire, les feux de son ardente prunelle à travers les trous de son masque?

LE ROI, *regardant la lettre qu'il vient de recevoir et à part.*

L'amazone! Si c'était!... (*A Maxwell.*) Oui, je crois l'avoir vue en effet... Ah çà, elle est donc toujours masquée?

MAXWELL.

Toujours. Ce qui fait que nous l'avons surnommée: la dame au loup.

LE ROI.

Eh bien, mon cher Maxwell, ni ta dame au loup, ni aucune autre au monde n'aura désormais le pouvoir de toucher mon cœur.

MAXWELL, *raillant.*

Votre Majesté a fait un vœu?

LE ROI, *avec feu*

Eh bien, oui! j'ai fait le vœu de ne jamais prononcer dans mon âme un autre nom que celui de Lucy.

MAXWELL.

Ah! elle se nomme Lucy?

LE ROI.

Lucy, la fille du duc d'Erykdale.

MAXWELL.

Du duc d'Erykdale! ce caractère antique, ce noble serviteur qui paya de sa tête son inébranlable fidélité à la cause de votre père?

LE ROI.

Justement. Cela remonte au temps de mon exil... Après une tentative malheureuse sur les côtes d'Angleterre, j'étais allé me cacher à l'île de Wight, dans le vieux castel de lady Weymore. Lady Weymore avait auprès d'elle une jeune orpheline charmante et dans la situation la plus romanesque; après la mort tragique de son père, le duc d'Erykdale, sa mère avait disparu, et depuis lors, la jeune Lucy était sous la protection d'un être invisible, pourvoyant à tout, l'enrichissant, lui préparant le plus brillant avenir, sans que jamais personne ait vu, entrevu ou deviné ce génie protecteur; on sait seulement que c'est une femme et que les lettres viennent de Flandre. Bref, un roman. Ah! le bon temps que ces jours de péril! Hélas! des royalistes dévoués vinrent bien mal à propos me sauver!

MAXWELL.

Et elle aussi, à ce que je vois! Ah! cela change la thèse!

LE ROI.

Mais il y a deux mois, dans un parc à côté d'ici, j'ai trouvé lady Weymore impotente et auprès d'elle la charmante Lucy. J'ai cru entrevoir des projets de mariage qui me forçaient à me hâter. Et c'est alors que ce maladroit de Montégu...

MAXWELL.

Ce que c'est que mal placer sa confiance! (*Le Roi se rassied à droite, Maxwell se rassied à gauche et continue à écrire.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LIONEL, *par le fond à gauche.*

LE ROI, *apercevant Lionel qui entre et salue au fond.*

Ah! c'est vous, sir Lionel Mortimer! en effet, vous avez quelque chose à me demander.

LIONEL.

Deux grâces, sire; la première pour mon père qui sollicite la faveur de vous présenter ses hommages.

LE ROI.

Votre père, Lionel? mais je le croyais une sorte de cavalier puritain, digne pendant des Têtes-Rondes, et condamnant sans pitié les mœurs de notre cour?

LIONEL.

Mon père, sire, est en effet un austère vieillard, mais il n'en rend pas moins justice aux qualités brillantes de Votre Majesté, et je l'ai souvent entendu vanter votre foi chevaleresque à la parole donnée.

LE ROI.

Oui, je sais que c'est un sujet fidèle. Mais à quelle occasion se rend-il à notre cour?

LIONEL.

A l'occasion de la seconde faveur que j'ai à réclamer de Votre Majesté; car je viens vous prier, sire, de consentir à mon mariage.

LE ROI.

Votre mariage!

LIONEL.

Oui, sire.

LE ROI.

Sérieusement?

LIONEL.

Très-sérieusement; il ne me manque plus que votre royale permission.

LE ROI.

Et je la refuse! pardieu! je la refuse! C'est bien assez de Maxwell, qui s'est marié dernièrement à notre insu, le traître, et qui pousse la félonie jusqu'à tenir en charte privée une femme qui ferait l'ornement de notre cour, je le parierais.

MAXWELL.

Vous voyez, sire, que je ne suis pas le seul à vouloir goûter du mariage, et après tout, la demande du comte Lionel...

LE ROI.

Es. insensée ! Lionel si gai, si ardent au plaisir, Lionel qui, à lui seul, jetait parmi nous plus d'entrain et de folie quo tous nos amis ensemble, Lionel est mort ! Lionel est mort !

LIONEL.

Ce m'est une douce gloire d'entendre réciter mon épitaphe par Votre Majesté; mais, sous ces formes frivoles que l'âge excuse, il y a un cœur loyal, aimant et respectant son roi, honorant tout ce qui est noble et pur... Rassurez-vous, sire; ce Lionel-là se tient debout, Lionel vit encore.

LE ROI.

Et c'est à la cour, Lionel, que vous avez trouvé...?

LIONEL.

Non, sire, c'est au château de lady Weymore... miss Lucy Erykdale.

LE ROI, *vivement et se levant.*

Miss Lucy ! (*Le Roi et Maxwell échangent un regard de surprise.*)

LIONEL.

Qu'avez-vous donc, sire?

LE ROI, *reprenant avec embarras.*

Mais je réfléchis qu'il y a à ce mariage un obstacle auquel vous n'avez pas songé.

LIONEL.

Lequel, sire?

LE ROI.

J'ai entendu parler de cette héritière, d'une condition bizarre imposée à son mariage. Miss Lucy, dit-on, ne doit épouser qu'un gentilhomme lui apportant en dot le château de sa famille, le château d'Erykdale dont on aperçoit d'ici les tours.

LIONEL.

Votre Majesté est parfaitement instruite.

LE ROI.

Ce château, par suite de confiscation, puis de ventes et de reventes, est tombé entre les mains de je ne sais quelle femme singulière, une certaine dame Berthe, je crois, marchande à Nieuport, enrichie dans le commerce, qui depuis un an vit fort simplement dans les environs et se garde bien d'habiter le château qui lui appartient. Savez-vous cela, Lionel?

LIONEL.

Oui, sire.

LE ROI.

Et savez-vous aussi qu'aux prétendants qui se sont successivement présentés pour acquérir, elle a demandé de ce château des sommes fabuleuses?

LIONEL.

Aussi l'ai-je fait mander ce matin. Je l'attends ici même, au palais de Richmond, et dans une heure tout sera décidé.

LE ROI.

Vous êtes donc bien riche, monsieur?

LIONEL.

Sire, je suis très-amoureux.

LE ROI.

J'en suis fâché, car je persiste à refuser.

LIONEL.

Sire, je ne puis croire...

LE ROI, *avec humeur.*

Je persiste, vous dis-je.

MAXWELL, *bas au Roi.*

Modérez-vous, sire, ou c'est tout avouer.

LE ROI, *bas.*

Parle donc, toi, car je ne consentirai jamais ! (*Il s'assied à gauche.*)

MAXWELL, *bas au Roi.*

Laissez-moi faire. (*A Lionel.*) Lionel, le roi est mal disposé. Laissez-moi seul avec lui, et ce qu'il vous refuse, je l'obtiendrai peut-être.

LIONEL.

Mon cher Maxwell, cette union, c'est mon bonheur, c'est ma vie : je remets tout entre vos mains. (*Il sort par le fond à droite.*)

SCENE III.

LE ROI, MAXWELL.

MAXWELL.

Sire, vous rappelez-vous une demande que je vous ai déjà plusieurs fois adressée?

LE ROI.

Je te vois venir... encore tes folles prétentions? toi, Maxwell ! duc et pair d'Angleterre!

MAXWELL.

Si je vous rends assez de services pour obtenir cette faveur...

LE ROI.

Mais songez-y donc. Un pareil manteau ne va pas bien à toutes les épaules.

MAXWELL.

Et vous trouvez que les miennes...

LE ROI.

Finissons... Je n'ai jamais voulu approfondir ta généalogie, mon cher Maxwell; mais certaines gens assurent que tu es de bien petite noblesse.

MAXWELL.

Noble ou non, si je fais tomber dans votre escarcelle le nouveau subside de la France? si je vous aide à triompher de la belle Lucy?

LE ROI, *se levant.*

Lucy ! la future de Lionel.

MAXWELL.

Celle que vous aimez.

LE ROI.

A merveille. Toi qui prétends cacher ta femme à tous les regards, tu es prêt, en revanche, à sacrifier sans pitié celles des autres. Prends garde, Maxwell, cela te portera malheur.

MAXWELL.

Sire, il ne s'agit pas de ma femme, mais de miss Lucy Erykdale et des cinq cent mille livres que vous espérez de la cour de France.

LE ROI.

Eh bien?

MAXWELL.

Une gageure, sire : pour le subside, un mois; pour la jeune fille, vingt-quatre heures.

LE ROI.

Allons ! soit !

MAXWELL.

C'est accepté?

LE ROI.

Accepté. L'enjeu?

MAXWELL.

Mon manteau de duc et pair.

LE ROI, *se levant vivement et passant à droite.*

Ah ! maître Maxwell, vous abusez de la seule vertu que mes ennemis veuillent bien me reconnaître : ma fidélité à tenir mes engagements, quels qu'ils soient !

MAXWELL.

J'ai un peu compté là-dessus, sire, je l'avoue.

LE ROI.

Mais tes moyens de succès?

MAXWELL.

Vous consentez d'abord au mariage de Lionel.

LE ROI.

Plaisante idée !

MAXWELL.

Mon Dieu, je ne vous dis pas que Lionel va prendre sa fiancée, l'emmener à l'autel, puis chez lui...; puis enfin le train ordinaire des choses... Non, il pourra bien y avoir quelque modification au programme. (*Il s'assied au bureau à gauche.*)

LE ROI, *s'approchant de Maxwell.*

Que vas-tu faire?

MAXWELL.

Mander de votre part miss Lucy Erykdale au palais de Richmond.

LE ROI.

Ici ! Je ne comprends pas...

MAXWELL.

Vous m'autorisez à répartir à mon gré les appartements au château?

LE ROI.

Cela me paraît fort indifférent.

MAXWELL.

Pas si indifférent que Votre Majesté semble le croire. (*L'huissier Wilson entre.*)

LE ROI.

Que me veut-on?

WILSON.

Sire, il y a là un garçon, une sorte d'ouvrier... Il dit qu'il est sûr que le roi le recevra avec plaisir.

LE ROI.

Quel est ce naïf original?

WILSON.

Il s'appelle Gurth.

LE ROI.

Gurth! le fils d'un brave matelot mort à notre service. Certainement, qu'il entre. (*Wilson sort un moment. Le Roi à Maxwell.*) A qui écris-tu encore là?

MAXWEL.

A sir Lionel pour lui faire connaître vos volontés. (*Wilson introduit Gurth par le fond.*)

SCENE IV.

MAXWELL, *écrivant à gauche*, LE ROI, GURTH.

GURTH, *en dehors, à Wilson qui l'introduit.*

C'est bien, mon Dieu, c'est bien. On sait se conduire en société. (*Il entre.*)

LE ROI.

Qu'est-ce donc?

GURTH.

Faites pas attention, Majesté, c'est monsieur (*montrant Wilson*) qui veut m'apprendre les usages!... comme si je ne les connaissais pas, les usages!...

LE ROI.

C'est toi, mon garçon?

GURTH.

Moi-même, Majesté, moi-même, le fils de...

LE ROI.

Le fils de ton père, Jean-Paul Gurth, un sujet dévoué dont je n'ai pas oublié les services...

GURTH.

Merci, Majesté, merci... Ça va bien?

LE ROI, *riant.*

Pas mal, mon garçon... et toi?

GURTH.

Moi, je viens de faire le tour du monde; ça m'a un peu fatigué, d'autant que ça n'entrait pas positivement dans mes goûts...

LE ROI.

Le tour du monde! peste! quel chemin! mais voyons... Que veux-tu de moi?

GURTH.

Je m'en vas vous dire... Mais d'abord, approchez donc un peu par ici. (*Il indique la droite.*)

LE ROI, *gaiement.*

Hein?

GURTH.

Oui... de ce côté... de ce côté... (*Le Roi se laisse faire, Gurth montre Maxwell.*) Je désire que ce soit tout à fait entre nous. Voyons là, la main sur la conscience, est-ce vous-même qui rasez votre royale barbe de votre auguste main?

LE ROI, *riant.*

Mon pauvre Gurth! c'est pour savoir cela que tu m'as demandé audience?

GURTH.

Comme vous dites, Majesté, et j'arrive de Nieuport tout exprès pour ça.

LE ROI, *haut.*

Nieuport!

GURTH, *baissant la voix.*

Oui, Majesté, Nieuport en Flandre.

MAXWELL, *à part.*

Cet homme est Flamand!

LE ROI.

Je t'avoue, mon pauvre garçon, que je ne comprends pas du tout...

GURTH.

Ah! mais c'est une histoire... une histoire que je vais vous raconter.

LE ROI.

Diable!

GURTH.

Ça vous fera plaisir, car j'espère que je vous inspire de l'intérêt.

LE ROI.

Je ne dis pas... mais!...

GURTH, *l'examinant.*

Moi aussi, vous me plaisez... Je vous aime, je vous aime beaucoup...

LE ROI.

Alors tu es le digne fils de ton père... Allons, je t'écoute, mais dépêche-toi. (*Il s'assied à droite.*)

GURTH.

C'était donc pour vous dire qu'il y avait à Nieuport une charmante enfant qui s'appelait Lisbeth. Elle eut le bonheur de faire ma conquête. Ja lui plus aussi... elle me trouva fin et beau.

LA ROI.

C'était une femme de goût.

GURTH.

N'est-ce pas, Majesté? Le jour des fiançailles arrive. Je vas chercher ma dot, neuf cents écus que ma tante Van-Truk m'avait laissés en héritage, et qu'elle avait déposés chez une manière d'intrigant que je ne connaissais que de réputation... et ce n'était pas son beau côté. Je passe chez lui, on me dit qu'il n'y était pas et j'entends une voix qui crie : Va, César! va, mon petit César!... César, je le connaissais aussi... de réputation... un affreux chien qui ne se nourrissait que de mollets. Je suis d'un naturel violent... Je m'emporte, oh! mais je m'emporte... à reculons, jusqu'à la mer. Je me jette à la nage, il s'y jette aussi; je saisis une corde, je grimpe sur quelque chose : c'était un vaisseau, le trois-mâts *la Merluche!* Enfin, j'étais sauvé! Là, je m'accoude et je regarde mon César, qui pataugeait et qui soufflait, et qui perdait du terrain. Ah! ah! que je lui dis, tu recules, mon gaillard, tu recules!...— Tout à coup, je m'aperçois que ce n'était pas lui qui reculait... c'était moi... c'était le vaisseau...

LE ROI.

Qui partait?

GURTH.

Pour les Grandes-Indes.

LE ROI, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! Je ne m'étonne plus si César perdait du terrain! Continue, continue.

GURTH.

Merci... je vois que je vous inspire de l'intérêt. Bref, je partais pour un voyage de découvertes. Et j'ai voyagé comme ça pendant quatre ans!

LE ROI.

Ah çà, et ta petite Lisbeth! que faisait-elle pendant ce temps-là?

GURTH.

Elle n'avait pas trouvé mieux. Elle m'attendait.

LE ROI.

Peste! quelle fidélité!

GURTH.

Elle me trouvait si fin et si beau!

LE ROI.

Tout cela est charmant... mais je ne vois pas trop le rapport qu'il y a entre ton histoire et ma barbe!

GURTH.

Vous allez voir. Revenu à Nieuport, je cours chez mon homme et j'apprends qu'il avait levé le pied, le gredin, avec les neuf cents écus de ma tante Van-Truk. Je m'informe... et quelqu'un qui revenait d'Angleterre m'assure qu'il l'avait vu de ses deux yeux parmi les gens de votre suite et reluisant comme un soleil. Voilà pourquoi je suis venu, et comme mon scélérat était barbier, je me suis dit : C'est un ambitieux, il ne peut raser que le menton du roi.

LE ROI.

Ah! bien, bien! Et comment se nomme-t-il?

GURTH, *bas.*

Maurice Birmann, majesté.

LE ROI, *haut et vivement.*

Birmann! dis-tu? (*Il se lève et passe à gauche.*)

MAXWELL, *tressaillant et se levant.*

Hein? (*Il se rassied aussitôt.*)

GURTH, *regardant Maxwell.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

MAXWELL, *à part.*

Ai-je bien entendu?

GURTH, *très-bas au Roi.*

Ah çà, mais... vous le connaissez donc?

LE ROI.

Non, mais je serais curieux de le connaître. Et tiens, tu dis qu'il t'a volé?

GURTH.

Neuf cents écus.

LE ROI.

Eh bien, trouve-le et je te donne le double.

GURTH, *avec attendrissement et d'un ton digne et noble.*

Ah! c'est bien... c'est bien! Sire, vous êtes un galant homme, je suis un galant homme, nous pouvons nous entendre. Vous tenez à découvrir Birmann?..

LE ROI.

J'y tiens beaucoup.

GURTH.

Eh bien, il n'y a qu'un moyen.

LE ROI.

Voyons.

GURTH, *d'un ton mystérieux.*

Un conseil d'ami. Abolissez les perruques.

LE ROI.

Ah! par exemple!

GURTH.

Impossible sans ça.

LE ROI.

Pourquoi?

GURTH.

Je ne connais pas sa face. Mais je sais que le diable l'a marqué au haut du front... Un signalement de naissance, une manière de fer à cheval, rouge comme du sang... et si je pouvais passer une revue générale des perruques... il doit y en avoir pas mal de perruques à votre cour...

LE ROI, *riant.*

Eh bien, nous verrons cela, je ne dis pas non. (*A Maxwell qui sonne.*) Ah! tu as fini?

MAXWELL.

Oui, sire. (*A Wilson qui entre.*) Cette lettre à sir Lionel Mortimer. Ces ordres à qui ils sont adressés.

WILSON.

Sire, le conseil est assemblé.

LE ROI, *à Maxwell.*

Eh bien, Maxwell, en allant au conseil, tu me conteras tes projets. Ah! Wilson! vous voyez bien monsieur Gurth. (*Gurth se rengorge.*) Vous veillerez à ce qu'il puisse circuler librement par tout le palais. Ayez pour lui tous les égards possibles; je vous attache à sa personne.

GURTH, *à part, avec joie.*

Il me donne un domestique! (*A Wilson.*) Vous entendez, Wilson, on vous attache à ma personne.

LE ROI, *s'éloignant avec Maxwell.*

Allons, Maxwell.

GURTH, *courant après le Roi et le retenant.*

Dites donc, Majesté, comme c'est heureux que nous nous soyons convenus comme ça tous les deux!

LE ROI, *à Maxwell.*

Ah! le drôle de corps! (*Ils sortent par le fond à gauche.*)

GURTH, *à Wilson.*

Vous voyez: je suis l'ami du roi; je lui inspire de l'intérêt. Conduisez-moi à la cuisine. (*Au public.*) C'est comme ça que je comprends les égards. (*Avec emphase.*) A la cuisine! (*Il sort par le fond à droite.*)

LIONEL, *rentrant par la porte de droite.*

Le roi n'est plus là?

WILSON, *lui remettant une lettre.*

De la part de sir Georges Maxwell. Votre seigneurie veut-elle me dire ce que je dois répondre à une femme toute singulière qui est là et qui dit que vous lui avez donné rendez-vous?

LIONEL, *vivement.*

Oui, oui, je sais... qu'elle vienne. (*Wilson sort.*)

SCENE V.

LIONEL, *seul.*

(*Lisant la lettre, avec joie.*) J'ai bien lu... le roi consent... il a mandé miss Lucy Erykdale au palais... dans une heure elle sera ma femme! Ah! il est vrai qu'il y a une condition... une condition bien dure! mais après la peur que le roi m'avait faite... Ainsi donc, rien ne s'oppose plus à mon bonheur. (*Se reprenant.*) Rien! j'oublie cette femme qui tient notre sort entre ses mains et qui, à chaque demande, a élevé le prix du château d'Erykdale... une marchande de Nieuport, dit-on... quelque vieille commerçante bien cupide et bien rusée!... Ah! mais, si je lui laisse trop voir que cette union est tout le bonheur de ma vie, l'affreuse propriétaire va vouloir m'égorger. Ah! maudit testament qui nous met à la discrétion d'une pareille femme!

SCENE VI.

LIONEL, DAME BERTHE.

(*Dame Berthe a le costume des bourgeoises flamandes de l'époque; sous son bonnet une plaque d'or couvre la partie supérieure de son front et s'arrondit sur les tempes; elle entre par le fond à droite, et regarde avec attention autour d'elle, mais sans étonnement, pendant que Lionel l'examine.*)

BERTHE.

Pas mal! pas mal! mais j'aime mieux la salle des bourgmestres d'Amsterdam.

LIONEL, *à part, la regardant.*

Pas si vieille! pas si laide!

BERTHE, *l'apercevant.*

Vous êtes le comte Lionel?

LIONEL.

Lui-même, madame.

BERTHE.

Vous m'avez fait demander... de quoi s'agit-il?

LIONEL.

De l'achat d'un domaine.

BERTHE.

Je comprends: vous voulez épouser miss Lucy Erykdale et vous connaissez le testament de sa mère: pas de château pas de mariage! (*Prenant le siége où était le Roi.*) On peut s'asseoir ici?

LIONEL.

Certainement. (*A part.*) Il faut la ménager de toutes les manières.

BERTHE.

Eh bien, et vous aussi; asseyez-vous. (*Il s'assied près de la table vis-à-vis d'elle.*) Nous allons donc débattre un peu nos intérêts, hein? Bien attaqué! bien défendu! Si vous voulez, nous compterons en monnaie de France et nous procéderons par lots: il y en a cinq.

LIONEL, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé, j'ai affaire à forte partie.

BERTHE, *approchant son fauteuil de la table.*

On peut prendre des plumes et de l'encre? Voyons, vous voulez acheter, je ne demande pas mieux que de vendre; il faudra bien que nous finissions par nous entendre

LIONEL.

C'est aussi mon espoir... On vous dit très-riche, dame Berthe?

BERTHE.

Très-riche... dame! La quincaillerie n'est pas une mauvaise partie... c'est un commerce qui se rattache un peu à tous les autres... les commandes sont venues, l'exportation a bien donné et on a acheté un lopin de terre par-ci, un bout de maison par-là.

LIONEL.

Et vous avez fini par armer des vaisseaux pour votre propre compte et par devenir propriétaire d'un domaine princier?

BERTHE.

Ah! mon Dieu, oui.

LIONEL.

Puisque vous habitez depuis près d'un an le pays, vous devez connaître miss Lucy?

BERTHE.

Je l'ai vue de temps en temps, dame! comme une simple marchande voit une fille de grande maison.

LIONEL.

Vous lui avez parlé?

BERTHE.

Quelquefois.

LIONEL.

Vous avez pu la juger?

BERTHE.

Un peu.

LIONEL.

Comment la trouvez-vous?

BERTHE.

Pas mal.

LIONEL, *à part.*

Pas mal! C'est un cœur de glace. (*Haut.*) Puisqu'elle vous

plaît... assez... vous devriez rabattre quelque chose de vos prétentions.

BERTHE.

Écoutez donc, parce qu'elle me plaît, ce n'est pas une raison pour faire une mauvaise affaire.

LIONEL, *à part.*

Elle sera intraitable! (*Haut.*) Mais si je vous avoue tout bas qu'elle m'aime.

BERTHE, *confidentiellement.*

Elle vous l'a dit?

LIONEL, *de même.*

Oui.

BERTHE.

Pauvre petite!... mais moi qui vends le château, je ne suis pas amoureuse de vous, et je ne voudrais pas l'être.

LIONEL.

Pourquoi donc ça?

BERTHE.

Oh! je suis une bonne marchande, j'ai pris mes informations. Vous frayez trop avec les débauchés de la cour.

LIONEL.

J'étais jeune.

BERTHE.

Je sais bien.

LIONEL.

J'ai cédé peut-être quelque chose du corps au diable.

BERTHE.

C'est là le mal.

LIONEL.

Mais j'ai préservé l'âme et le cœur.

BERTHE.

Bien vrai?

LIONEL.

Et si j'ai mordu un peu dans le plaisir...

BERTHE.

Gourmand!

LIONEL.

J'ai gardé ma faim et ma soif pour le bonheur.

BERTHE, *avec entrain.*

Eh bien, d'abord le château et le parc pour quatre cent mille livres.

LIONEL.

Cela me va. (*A part.*) Elle est très-raisonnable.

BERTHE.

Alors vous ne croyez pas de mauvais ton d'aimer sa femme?

LIONEL.

Du tout! du tout! au contraire.

BERTHE.

Les fermes, cent mille livres.

LIONEL.

Accepté. (*A part.*) C'est pour rien.

BERTHE.

Allons... à une femme comme moi, on peut tout dire; vous êtes très-amoureux de miss Lucy?

LIONEL, *à part.*

C'est un piége! plus j'avouerai d'amour, plus elle haussera ses prix.

BERTHE.

Allons, voyons, dites.

LIONEL.

Très-amoureux! c'est beaucoup dire... je suis comme vous... je ne la trouve pas mal.

BERTHE, *avec mécontentement.*

Les prairies, cent mille écus.

LIONEL.

Mais les fermes valent le double des prairies et vous me les donnez pour le tiers.

BERTHE.

Si vous voulez, nous augmenterons les fermes.

LIONEL.

Non pas, s'il vous plaît. (*A part.*) C'est toute ma fortune.

BERTHE.

Passons au quatrième lot; l'étang.

LIONEL.

Ménagez-moi sur l'étang: il n'est ni long, ni large, ni poissonneux...

BERTHE.

Puisque nous causons à notre aise, franchement, là, parmi les différentes classes de mariage, où placeriez-vous le vôtre?

LIONEL, *à part.*

Elle compte rançonner encore ma passion! (*Haut.*) Mais je le placerais tout naturellement parmi les mariages de convenance.

BERTHE, *avec humeur.*

Quatre cent mille livres.

LIONEL.

Quatre cent mille livres! quoi?

BERTHE.

L'étang.

LIONEL.

L'étang, quatre cent mille livres! mais c'est une abomination!

BERTHE, *se levant.*

Je ne fais pas des affaires avec des injures.

LIONEL, *se levant aussi.*

Dame Berthe, je vous en prie, ne rompons pas ainsi, j'ai eu tort; il ne reste plus, pour dernier lot, qu'un petit bouquet de bois, tout petit, ça ne peut pas valoir grand'chose.

BERTHE.

J'y pense, puisque vous n'épousez miss Lucy que par convenance; si ce mariage venait à manquer...

LIONEL, *à part.*

Ayons l'air de n'y pas tenir. (*Haut.*) Ma foi, je m'en consolerais par un autre.

BERTHE.

Huit cent mille livres.

LIONEL.

Le bouquet de bois?

BERTHE.

Total deux millions.

LIONEL.

Deux millions!

BERTHE.

Ou rien de fait. (*Elle remonte la scène.*)

LIONEL, *la suivant.*

C'est impossible!

BERTHE.

Je n'en rabattrai rien.

LIONEL.

Non?

BERTHE, *redescendant.*

Non.

LIONEL, *un peu plus haut que dame Berthe.*

Eh bien, au lieu de l'argent que je ne peux vous donner, vous aurez mes malédictions et vous verrez tout le mal que vous faites. Pour ne pas exciter votre cupidité, je n'osais vous avouer à quel point j'aime Lucy; mais à présent que vous me désespérez, sachez-le bien, je l'aime comme pas un dans toute l'Angleterre ne pourrait l'aimer. Elle est mon rêve, mon bonheur, ma vie; vous m'arrachez à elle, mais je l'aimerai toujours, et malgré vous, elle continuera à m'aimer. Je n'ai plus qu'un désir, c'est de me faire tuer pour elle, ça n'est pas bien difficile, ça, et si elle en meurt de chagrin à son tour, vous pourrez dire: je les ai empêchés de vivre, mais je n'ai pas pu les empêcher de s'aimer! (*Il va pour sortir.*)

BERTHE.

Eh! mais, attendez donc, attendez donc; ce n'est pas comme cela qu'on traite les affaires... On ne conclut rien avec des emportements... vous vous échauffez!

LIONEL, *revenant.*

Vous me marchez sur le cœur... et vous ne voulez pas...

BERTHE.

Je vous marche sur le cœur... D'abord, moi, je ne savais pas que vous prendriez les choses de la sorte.

LIONEL.

Diminuerez-vous de vos deux millions?

BERTHE.

En affaires, je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

LIONEL, *remontant encore.*

Adieu.

BERTHE, *passant à droite et se tournant vers Lionel.*

Mais attendez donc... Est-ce qu'il ne faut pas déduire du total les charges et les servitudes?

LIONEL, *redescendant.*

Les charges! les servitudes! belle affaire!... Enfin, voyons, je vous écoute.

BERTHE.

Pas de bien bonne grâce, mais c'est égal. (*Elle va pour s'asseoir sur le siége occupé précédemment par Lionel.*) Venez donc, asseyez-vous.

LIONEL, *avec humeur.*

Je ne veux pas m'asseoir.

BERTHE, *s'asseyant.*

Comme vous voudrez. D'abord, en vendant, je me réserve le droit de rester maîtresse du château encore vingt-quatre heures.

LIONEL, *avec indifférence.*

Allez toujours.

BERTHE.

Et d'assister au mariage en quelque lieu qu'il se fasse.

LIONEL. (*Même jeu.*)

Qu'est-ce que cela vous fait?

BERTHE.

Simple curiosité. Je vous premets de n'être pas gênante; je regarderai; je serai contente... de loin.

LIONEL. (*Même jeu.*)

Soit!

BERTHE.

Quel prix mettez-vous à cette clause?

LIONEL.

Mon Dieu! fixez vous-même.

BERTHE.

Deux cent mille livres.

LIONEL.

Deux cent mille livres! c'est aussi cher que bizarre.

BERTHE.

Article réglé. Secondement, je serai instruite de toutes les clauses, conditions, circonstances qui tiendront audit mariage.

LIONEL.

Décidément, vous êtes bien curieuse.

BERTHE.

Et comme il faut payer ses défauts, pour ce second point, j'offre deux cent mille livres.

LIONEL, *venant vivement s'asseoir de l'autre côté de la table.*

Ah! si vous avez encore beaucoup d'articles comme celui-là, l'affaire pourra s'arranger.

BERTHE.

Malheureusement, il n'y en a plus qu'un.

LIONEL.

Tant pis!

BERTHE.

Mais c'est celui auquel je tiens le plus.

LIONEL.

Tant mieux!

BERTHE.

L'ancien logement de régisseur ne sera jamais habité; j'en garderai la clef et je pourrai, si bon me semble, deux fois par an, venir y demeurer huit jours.

LIONEL.

Ça vaut cher, un pareil droit.

BERTHE.

Je le reconnais; eh bien... trois cent mille écus!

LIONEL.

Hein! vous dites! répétez!

BERTHE.

Je dis : pour cette dernière servitude, trois cent mille écus.

LIONEL, *ivre de joie et se levant.*

Ma tête se perd... je ne sais plus compter... Qu'est-ce qu'il me reste à payer... pour le tout?

BERTHE, *se levant.*

Sept cent mille livres.

LIONEL.

Lucy est à moi! il faut que je vous embrasse.

BERTHE, *le retenant.*

Plus qu'un mot; Lucy sera heureuse?

LIONEL.

Comme un ange qu'on adore.

BERTHE, *lui prenant la tête.*

Alors c'est moi qui vous embrasserai.

LIONEL.

Je veux bien.

BERTHE, *l'embrassant sur une joue et riant.*

Si on venait.

LIONEL.

Allez toujours, l'autre joue.

BERTHE.

Voilà.

LIONEL.

Baiser donné!

BERTHE.

Affaire conclue.

LIONEL.

Vivent les marchandes qui ne vendent pas cher!

BERTHE.

Vivent les garçons qui ont du cœur!

LIONEL.

Ah çà, et les titres? Je dois aujourd'hui même, au moment du mariage, les remettre à miss Lucy.

BERTHE.

J'examine s'ils sont en règle et je vous les livre.

LIONEL, *remontant.*

On vient! c'est elle, c'est Lucy! mon père l'accompagne.

BERTHE.

Lucy! (*Pendant l'entrée des personnages de la scène qui suit, Berthe s'assied à la table de droite, compulse les titres, puis écrit un papier qu'elle glisse dedans et écoute la scène avec attention.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAXWELL, LE CHANCELIER, *par le fond à droite, puis* LE MARQUIS *et* LUCY, *par le fond à gauche. Maxwell fait asseoir le Chancelier à la table de gauche.*

LIONEL.

Mon père!

LE MARQUIS.

J'ai vu le roi et je sais qu'aujourd'hui même...

LIONEL, *regardant Lucy.*

Oh! n'est-ce pas que vous comprenez mon bonheur?

LE MARQUIS.

Votre nom, miss Lucy, réveille en moi des souvenirs à la fois bien doux et bien amers. Dans ces temps malheureux, je me réfugiai en Amérique, vous étiez bien jeune encore. Que devint madame la duchesse d'Erykdale, après la fatale catastrophe?

LUCY.

Privée de toute sa fortune, ma mère partit pour la Flandre dans l'espoir d'obtenir quelque secours des royalistes qui s'y étaient retirés; mais avant un an écoulé, une dernière lettre...

LE MARQUIS.

Mourir si jeune!

LUCY.

Cette lettre contenait ses adieux, ses conseils, ses exhortations. « Je quitte ce monde sans amertume, disait-elle, car j'ai trouvé une protectrice qui veillera sur toi. Accepte tout de sa main, c'est une dette qu'elle paye; mais que ses volontés soient pour toi des ordres souverains. Elle veut rester inconnue de toi, de tout le monde. Invoque-la toujours comme l'ange qui doit veiller sur toi. »

LIONEL.

Combien vous devez l'aimer!

LUCY.

Après Dieu, sa pensée est le culte de mon âme. (*Berthe, qui écoute, paraît très-émue.*)

LE MARQUIS.

Miss Erykdale, de tels sentiments me sont un sûr garant que vous ne sauriez jamais déchoir de la haute estime que vous ont léguée les vertus de votre mère. Cependant, au moment où vous allez porter le nom de Mortimer, je dois vous rappeler que dans notre maison nous reconnaissons tous un maître jaloux, inflexible, à qui nous soumettons notre fortune, nos affections, notre existence, les affections et l'existence des nôtres.

LUCY, *souriant.*

Et ce tyran superbe, monsieur le marquis?

LE MARQUIS, *sévèrement.*

C'est l'honneur de notre nom à qui, dès ce moment, vous aussi êtes soumise en esclave.

LIONEL.

Mon père...

LUCY.

Mais laissez dire votre père, Lionel; il a raison.

MAXWELL, *à part.*

Cette sérénité en face de telles paroles! Le roi s'est avouglé.

LE MARQUIS.

Mon fils, j'ai pu, sans crainte, faire entendre ce langage sévère à votre fiancée, car je songeais à lui remettre ce médaillon que je la prie d'accepter. (*Il passe le médaillon au cou de Lucy.*) C'est le portrait de votre mère, Lionel, et je ne le laisserais pas un instant reposer sur un cœur qui ne serait pas aussi pur et aussi chaste que le sien.

BERTHE, *s'avançant.*

Ma foi, monsieur le marquis, votre fin me plaît mieux que votre commencement... (*Le Marquis fait un geste d'étonnement.*) Tiens, j'oublie que vous ne me connaissez pas... je suis la marchande de Nieuport à qui appartenait le château d'Erykdale.

LUCY.

Comment, monsieur le comte, est-ce que cette affaire aussi est terminée?

LIONEL.

Grâce à dame Berthe qui a été charmante. (*Il remonte avec le Marquis, et cause avec lui dans la galerie du fond.*)

LUCY, *allant à Berthe.*

Mon Dieu! madame, j'avais peur, on disait qu'avec les autres, vous aviez été si exigeante!

BERTHE.

C'est que j'étais comme vous... les autres ne me plaisaient pas. Vous êtes contente de moi?

LUCY.

Je suis si heureuse que je ne sais comment vous exprimer...

BERTHE.

Si vous voulez, cela vous est bien facile.

LUCY.

Dites.

BERTHE.

Un jour de noces, bien des gens ont le privilége d'embrasser la mariée...

LUCY.

Est-ce que vous voudriez?..

BERTHE.

J'en serais bien heureuse.

LUCY.

Oh! de grand cœur. (*Elle court à dame Berthe qui l'embrasse avec une émotion mal contenue.*)

MAXWELL, *à part.*

Décidément... j'ai perdu.

LUCY, *à Berthe.*

Qu'avez-vous donc, madame? vous pâlissez!

BERTHE, *s'asseyant.*

Je ne sais... un effet inattendu... C'est drôle, n'est-ce pas?... Je crois même que j'en ai une larme dans l'œil... mais c'est passé... (*Riant.*) Plus rien!

MAXWELL, *à part.*

Perdu! peut-être!... Oui, cette femme... cette amazone... c'est cela! (*Tirant ses tablettes, et écrivant.*) « A minuit, le roi sera au pavillon des roses. Venez! et une fois là... silence! » (*On annonce: Le roi!*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, WILSON, SEIGNEURS DE LA COUR. (*Tous par le fond.*)

LE ROI, *allant à Lucy.*

Miss Erykdale, vous vous étonnez peut-être de la précipitation que je mets à conclure ce mariage; mais une circonstance toute particulière que j'ai fait connaître à Lionel...

LUCY.

Sire, je ne juge pas vos actes, je profite de vos bontés.

LE ROI.

J'ai déjà fait annoncer, messieurs, que ce soir à l'occasion de ce mariage, et en attendant la grande fête de demain, je donne les violons; lady Lionel Mortimer me fera l'honneur de danser avec moi. Rien n'est prêt au château d'Erykdale. Milady daigne accepter ici l'hospitalité pour cette nuit; demain, monsieur le marquis conduira sa charmante bru à son domaine, et moi-même j'irai l'y visiter avant de partir pour la chasse, si toutefois elle veut bien me le permettre. Monsieur le chancelier va nous faire signer le contrat. (*Il s'approche de la table où est assis le Chancelier.*)

MAXWELL, *pliant son billet, cherchant à droite et à gauche et apercevant Wilson.*

Ah! Wilson! (*Il se dirige lentement vers le fond.*)

LUCY, *à Lionel qui est pensif.*

Lionel, vous paraissez triste, qu'avez-vous donc?

LIONEL.

Tout à l'heure, Lucy, vous le saurez. En ce moment ne songeons qu'à notre bonheur. Voici les titres des biens de vos ancêtres.

LUCY.

Cher Lionel, merci. (*Elle ouvre la liasse de papiers et s'écrie à mi-voix.*) Une lettre! pour moi seule! (*Un secrétaire se présente à elle; elle lui remet les papiers et garde la lettre.*) Cette écriture, je n'en saurais douter, c'est d'elle, c'est de mon bon ange. (*Les courtisans se sont formés en divers groupes; le Roi est assis près de la table où le Chancelier rédige le contrat. Le Marquis et Lionel répondent bas aux questions qu'on leur adresse pour le contrat; dame Berthe dans un coin suit tous les personnages avec intérêt; Lucy est seule sur le devant de la scène à droite; elle ouvre le billet et lit.*) « Ma chère enfant, le jour où un autre devient ton protecteur et ton appui, le jour où je suis forcée d'abdiquer, une seule et unique fois je veux te voir; » (*parlé*) elle viendra; (*lisant*) « mais à une condition, c'est que nous n'aurons ni confident, ni témoin. (*Parlé.*) Oh! non certes! nous deux! rien que nous deux. (*Lisant.*) à minuit, pendant la fête, au bas de la terrasse, près du pavillon des roses. » (*Avec émotion et pliant la lettre.*) Tous les bonheurs à la fois! Lionel et mon bon ange! mes deux amours! (*Elle baise la lettre et la serre dans son sein.*) Oh! oui, j'y serai.

LE ROI, *lui offrant la main.*

Miss Erykdale, le chancelier vous attend. (*Il la conduit près de la table.*)

MAXWELL, *qui a redescendu la scène avec Wilson tout à fait à droite.*

Wilson, tu connais dans le bois la petite maison verte?

WILSON, *bas.*

Où nous avons vu entrer plusieurs fois l'amazone masquée?

MAXWELL.

Précisément. Cette lettre pour elle et rapporte la réponse. (*Wilson prend le papier et s'éloigne; Maxwell l'arrête.*) Ah! ce petit Gurth confié à tes soins, où est-il donc?

WILSON.

A l'office où il fait scandale. Il veut enlever toutes les perruques. (*Mouvement de Maxwell. Wilson sort. Pendant ce temps dame Berthe a redescendu la scène à gauche et se trouve près du Chancelier.*)

LE ROI, *qui s'est levé, appelant Maxwell.*

Maxwell! (*bas*) qui doit annoncer le départ de Lionel?

MAXWELL, *bas.*

Votre chambellan, lord Belgrave. (*Il se fait un mouvement autour de la table.*)

LE ROI, *se retournant.*

Qu'y a-t-il?

LE CHANCELIER.

Sire, cette femme...

BERTHE, *qui a pris une plume.*

Eh bien, cette femme demande à signer; c'est bien la peine de faire tant de bruit; est-ce que je n'en ai pas le droit, comte Lionel? (*Mouvement général.*)

LIONEL.

Je ne sais comment m'excuser devant Votre Majesté. Dame Berthe était la propriétaire à qui j'ai dû racheter le château d'Erykdale, et une des clauses du contrat a été qu'elle signerait.

LE ROI.

Singulière idée! n'importe! dame Berthe, ce n'est pas nous qui ferons manquer un de nos gentilshommes à sa parole; soyez la bien venue et signez. (*Aux courtisans.*) Qu'en dites-vous, messieurs? la chose est originale.

MAXWELL.

Et le costume du dernier galant. (*On rit.*)

BERTHE.

Vous riez de mon costume, messieurs! que voulez-vous? c'est celui de mon pays; on s'habille comme cela à Nieuport.

LE ROI.

Vous êtes de Nieuport, mistress?

BERTHE.

Oui, sire, de Nieuport, où Berthe la Flamande est bien connue. J'ai par le d'assez riches magasins, et si j'ai osé paraître devant Votre Majesté, c'est que j'ai entendu dire là-bas que le roi Charles II, non-seulement accueillerait toujours avec bonté une bourgeoise de Nieuport, mais encore imposerait silence aux désœuvrés qui voudraient la tourner en ridicule. Est-ce que c'est vrai ce qu'on dit à Nieuport, sire?

LE ROI.

Pardieu oui! c'est vrai, et je dis pourquoi et tout haut toutes les fois que j'en trouve l'occasion. (*On se groupe avec curiosité autour du Roi.*) Il y a dix ans à peu près, j'étais sur les côtes d'Angleterre, errant, fugitif, sans argent, comme cela m'est arrivé encore plus d'une fois depuis. Un corps d'armée de Cromwell était à une lieue de nous; devant nous, la mer. Nous allions périr! tout à coup une voile à l'horizon! c'est le pavillon des Stuarts! on se précipite! sur des planches, dans des canots, à la nage! On me hisse à bord dans un assez piteux état, et je trouve devant moi, à genoux, une espèce de capitaine me présentant une cassette pleine du précieux métal. Sire, me dit-il, vous êtes sur le vaisseau *l'Intrépide;* cet or, ce bâtiment et les hommes qui le montent sont à vous. Je veux savoir quel est le potentat qui peut faire de si magnifiques cadeaux, on hésite, j'insiste, et on me répond que je dois cela...

MAXWELL.

A qui donc, sire?

LE ROI.

A une marchande de Nieuport. Et voilà pourquoi, messieurs, je ne rencontre jamais une bourgeoise ou une marchande de cette bonne ville, sans lui témoigner les plus grands égards, dans la pensée qu'elle pourrait bien être l'amie inconnue à qui je dois le plaisir de vivre et l'avantage de regner.

BERTHE.

Merci pour notre ville, sire; tout le monde dit que vous avez le cœur léger; moi je dirai que vous avez la mémoire bonne. (*Elle se retire en remontant par la gauche et passe derrière le Chancelier.*)

LE ROI, *remontant.*

Eh! messieurs, voilà qui ne sent pas trop la marchande!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LORD BELGRAVE.

LORD BELGRAVE.

Comte Lionel, tout est prêt pour votre départ.

LE MARQUIS.

Où allez-vous donc, mon fils?

LIONEL.

En France.

LUCY.

Vous partez?

LE MARQUIS.

Aujourd'hui même?

LIONEL.

A l'instant, mon père, pour le service du roi.

LE MARQUIS.

Pour le service du roi, il faut obéir.

BERTHE, à *Lionel d'un ton confidentiel.*

Un instant! un instant! qu'est-ce que c'est que ce départ?

LIONEL.

Une condition imposée par le roi, qui a absolument besoin de mes services en France.

BERTHE.

Aux termes de notre contrat, j'ai le droit de connaître toutes les conditions.

LIONEL.

Je vais chercher à la cour de Louis XIV un subside de 500,000 livres.

BERTHE.

Et vous reviendrez?

LIONEL.

Aussitôt que je l'aurai obtenu.

BERTHE.

Ah! je n'ai rien à dire à cela. (*Elle va s'asseoir à la place du Chancelier qui se lève poliment. Elle se met à écrire.*)

LE ROI, *qui causait avec Maxwell.*

Comte Lionel, sir Georges Maxwell vous remettra vos lettres de créance.

BERTHE, *continuant d'écrire, et rappelant Lionel qui va pour sortir.*

Dites donc, comte Lionel, vous passez par Douvres?

LIONEL.

Sans doute.

BERTHE, *même jeu.*

Vous ne connaissez pas par là Davidson?

LIONEL.

Non, il m'est parfaitement inconnu.

BERTHE.

On vous l'indiquera; c'est lui qui tient mon magasin de vieux fers... (*Tout le monde rit; elle se lève et prend le milieu de la scène.*) En passant à Douvres, remettez-lui donc ce papier de ma part.

LIONEL.

Très-volontiers. (*On rit plus fort.*)

BERTHE.

Eh bien! quoi? qu'avez-vous à rire? Je donne à monsieur le comte une commission, voilà tout.

ACTE II.

Vue pittoresque, dans le palais de Richmont. Demi-lustre, gaze levée. — A droite, au premier plan, à quelque distance de la coulisse, un banc entouré d'arbres formant charmille. — A gauche, deuxième plan, l'entrée d'un pavillon entouré de roses. A quelques pas et en avant du pavillon, un banc de pierre. — Au quatrième plan, une terrasse à laquelle on arrive par trois ou quatre degrés qui tiennent la moitié de la largeur du théâtre. — Au lointain, des jardins à perte de vue. — La nuit commence à venir, mais une nuit d'été, qui permet de voir toutes les physionomies des personnages en scène.

SCÈNE I.

MAXWELL *seul.*

(*Regardant le pavillon de gauche.*) Ici, c'est ici!... voilà le pavillon que Sa Majesté a donné pour demeure à la nouvelle comtesse de Mortimer!... Je l'ai bien observée... elle n'a pas pour le roi l'amour qu'il se flat à de lui inspirer... mais en revanche, elle adore son mari, et le seul moyen de reussir dans mon audacieuse entreprise, de gagner enfin mon manteau de duc et pair, c'est de déterminer l'amazone, royaliste enthousiaste, à se devouer pour lady Mortimer... il le faut... et si Wilson est parvenu jusqu'à cette dame, j'espère... (*Apercevant Wilson qui vient d'entrer par le premier plan à gauche.*) Ah! te voilà! tu viens seul...

SCÈNE II.

MAXWEL, WILSON.

WILSON.

Elle me suit.

MAXWELL.

Ah!... c'est bien!

WILSON.

Elle hésitait d'abord, elle paraissait même fort en colère; mais tout à coup, elle s'est decidee quand elle a reconnu votre écriture.

MAXWELL.

Mon écriture!

WILSON.

Oui, sur le billet que je lui ai remis de votre part.

MAXWELL.

Elle me connaît donc?

WILSON.

Je le suppose, puisque c'est votre lettre qui l'a décidée... elle a prononcé votre nom avec beaucoup de vivacité, puis elle a dit à une femme qu'il lui fallait changer son habit d'amazone contre une toilette de cour, et... tenez, la voici. (*Entre par le même côté que Wilson une dame habillée comme Lucy, et masquée. Maxwell va au devant d'elle et s'incline tout en la regardant attentivement, et en cherchant à reconnaître ses traits à travers son masque.*)

SCÈNE III.

MAXWELL, WILSON, UNE DAME MASQUÉE.

MAXWELL.

Me sera-t-il permis, madame, de m'incliner le premier devant cette main charmante qui doit avant peu dispenser toutes les faveurs de la cour, tous les bienfaits de Sa Majesté?... Vous ne répondez pas?... Wilson m'assure qu'en recevant quelques lignes sans signature, vous avez prononcé le nom de celui qui vous les avait adressées... J'ai donc le bonheur d'être connu de vous. Parlez... Rien encore! (*A Wilson.*) Elle est muette!

WILSON.

Avec vous! Elle ne l'était pas avec moi... Vous lui faites peur!

MAXWELL.

Peur!... (*Il prend la main de la Dame masquée.*) En effet, vous tremblez, madame. Aurais-je le malheur... (*La Dame retire avec colère sa main de celle de Maxwell et s'éloigne par la droite derrière le bosquet.*) Elle s'enfuit! elle m'échappe! Quelle peut être cette belle mystérieuse?

WILSON.

Quelque dame de votre connaissance... une femme mariée.

MAXWELL.

C'est cela... mariée à quelqu'un de nos gentilshommes, et sans doute, je connais son mari.

WILSON.

Vous devez le connaître. (*Regardant du côté de la terrasse.*) Ah! par là quelqu'un!... la nouvelle mariée.

MAXWELL.

La véritable lady Mortimer!... Allons rejoindre l'autre... Toute ma fortune est dans ses mains. (*Maxwell disparaît par la droite. Wilson le suit. Pendant ce temps, Lucy qui avait paru sur la terrasse à droite est descendue lentement, regardant partout et cherchant des yeux quelqu'un.*)

SCÈNE IV.

LUCY, *puis* BERTHE.

LUCY.

Elle ne vient pas encore! Il est vrai que j'ai quitté le bal avant l'heure indiquée... Oh! c'est que je suis d'une impatience... Je vais donc la voir... celle que j'ai si souvent appelée de mes vœux... Elle... la gardienne de mon bonheur! Que de choses j'ai à lui demander sur mon passé! Une femme!... c'est elle sans doute... et cependant, si elle ne vient pas la première me tendre la main, je n'oserai jamais... (*Dame Berthe, même costume qu'au premier acte, mais enveloppée dans une grande mantille qui la cache d'abord aux yeux de Lucy, a paru sur la terrasse, au dernier plan à gauche. Elle descend les marches, s'approche de Lucy, se découvre, lui tend la main et l'appelle.*)

BERTHE.

Lucy.

LUCY.

Vous! vous!... dame Berthe... est-ce possible!... celle qui jusqu'à ce jour a remplacé pour moi ma pauvre mère, c'était...

BERTHE.

C'était moi... Est-ce que ça vous fâche?

LUCY, *lui baisant la main.*

Oh! non, non... mais pourquoi m'avoir caché pendant si longtemps...

BERTHE.

Pourquoi? pourquoi? la grande affaire... quand je ne faisais que mon devoir, ne fallait-il pas venir ici tout exprès pour vous demander de la reconnaissance? D'ailleurs, je n'avais pas le temps... Quand on est dans le commerce...

LUCY.

Comment! un jour... une heure!

BERTHE.

Et puis, s'il faut tout vous dire, je m'étais fait une promesse, et une bonne marchande, voyez-vous, ne manque jamais à ses engagements.

LUCY.

Et cette promesse?

BERTHE.

Était un peu dure; mais je n'en avais que plus de mérite à la tenir. Je m'étais imposé l'obligation de ne me faire connaître à vous que le jour où ma mission serait accomplie. C'était la récompense dont je berçais mon âme aux heures de tristesse et de lassitude... Ce jour est venu, et... et me voilà, c'est moi... êtes-vous contente? (*Elle ôte sa mante.*)

LUCY.

Vous êtes un cœur d'or! (*En disant les lignes précédentes, les deux femmes sont venues s'asseoir dans la petite charmille placée à droite. Berthe est à gauche du spectateur, Lucy à droite.*)

BERTHE.

Voyons... causons un peu... trouvez-vous que j'aie bien remplacé la mère que vous avez perdue?

LUCY.

Quelle mère eût été plus ingénieuse dans sa tendresse!

BERTHE.

C'est qu'elle vous aimait tant!

LUCY.

J'ai conservé d'elle un souvenir vague, mais plein de charme.

BERTHE, *vivement.*

Vous vous la rappelez?

LUCY.

C'est une image délicieuse qui traverse parfois mon esprit comme un rêve.

BERTHE.

Un rêve!... un beau rêve?... Chère enfant, contez-moi donc ça.

LUCY.

Autrefois, il y a bien longtemps, quand j'habitais le château d'Erykdale, j'ai vu souvent une femme s'introduire près de moi, furtivement, pendant la nuit, et m'embrasser dans mon berceau.

BERTHE, *à part.*

Ah! elle s'en souvient!

LUCY.

Les paroles qu'elle murmurait à mon oreille, les larmes qu'elle versait sur moi, car elle pleurait...

BERTHE, *pleurant.*

Voyez-vous ça... pauvre femme!

LUCY.

Ces larmes m'éveillaient doucement; alors je l'embrassais, et elle paraissait heureuse.

BERTHE, *à part.*

Oh! oui... bien heureuse!...

LUCY.

On m'a dit qu'à la cour du roi Charles premier, elle était la plus brillante, la plus belle entre toutes, que tous les hommages, toutes les adorations étaient pour elle, et que sa vertu effaçait encore sa beauté. Savez-vous cela?

BERTHE, *avec mélancolie.*

Oui, lady Erykdale tenait un rang distingué à la cour. Elle y était honorée, fêtée même... mais un jour vint où il lui fallut déchoir de cette position si haute, si enviée...

LUCY.

Comment?

BERTHE.

Vous n'ignorez pas, mon enfant, les malheurs effroyables qui fondirent sur la noblesse anglaise après la mort du roi. Votre père lui-même...

LUCY, *avec douleur.*

Ah! oui... l'échafaud.

BERTHE.

La confiscation frappa ceux que la mort avait épargnés, et la veuve du duc d'Erykdale fut complètement ruinée...

LUCY.

Mais alors, ce château racheté, cette immense fortune...

BERTHE, *après un silence et gravement.*

Vous les devez au travail de votre mère, qui échangea sans hésiter son titre de noblesse contre un nom bourgeois et passa subitement des splendeurs de la cour aux pénibles labeurs d'un commerce obscur.

LUCY.

Mon Dieu! que m'apprenez-vous?

BERTHE.

Et le jour où elle prit cette résolution, elle se condamna à ne jamais vous revoir!

LUCY.

Mais pourquoi?

BERTHE.

Pourquoi? parce qu'il ne fallait pas que cette sorte de dégradation qu'elle acceptait avec joie, elle, pût jamais rejaillir sur vous; parce qu'elle craignait pour son enfant les préventions, le ridicule, le sarcasme, et qu'elle ne voulait pas qu'un impudent railleur pût lui faire monter le rouge au visage...

LUCY.

Rougir de ma mère ! oh ! mais, plus elle se serait abaissée, plus j'eusse redoublé pour elle d'amour et de vénération !

BERTHE.

Oh ! elle ne doutait pas de votre cœur... mais enfin, vous eussiez été malheureuse, humiliée, et n'eussiez-vous versé qu'une larme, toute son œuvre eût été détruite ! Une souffrance de son enfant, vous ne savez pas ce que c'est pour une mère !

LUCY.

Mais, se résigner à des travaux si peu faits pour elle !

BERTHE.

Ce n'était rien que cela. Si sa fille eût été là, sous ses yeux, sa tâche eût été facile ; mais elle était loin d'elle. L'absence !... l'absence !... Ah ! comprenez-vous combien elle a été malheureuse !

LUCY.

Quel courage !

BERTHE.

Du courage... Ah ! elle pleurait bien un peu de temps en temps... mais la grandeur du but qu'elle poursuivait lui rendait bientôt toute son énergie... Dieu bénissait ses efforts, ses coffres se remplissaient ; elle voyait enfin briller pour sa Lucy un avenir de richesse et de bonheur, et... et c'est alors...

LUCY.

Achevez...

BERTHE.

C'est alors... qu'elle mourut.

LUCY.

Mon Dieu ! mon Dieu !

BERTHE, *d'une voix émue.*

En mourant, elle me légua le soin de veiller sur vous... Dès ce moment, mon rôle commença.

LUCY.

Ce rôle d'ange gardien que vous avez si bien rempli !

BERTHE.

Oh ! je n'avais pas grand mérite à cela, je vous aimais.

LUCY, *avec une surprise naïve.*

Sans me connaître ?

BERTHE.

Oh ! je vous connaissais bien un peu... je vous avais vue toute petite... et bien souvent je vous avais regardée dormir dans votre berceau, douce et calme, et souriant... à Dieu sans doute... ou peut-être à votre mère. Aussi, vous ne me devez pas de remercîments ; car la plus heureuse de nous deux, allez, c'était moi.

LUCY.

Ne pas vous remercier, ne pas vous bénir !

BERTHE.

Vous m'aimez donc un peu ?

LUCY.

Si je vous aime !

BERTHE, *prêtant l'oreille à un bruit.*

Silence !

LUCY.

Quoi donc ? (*Berthe ne répond pas à Lucy, se lève et écoute.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GURTH, WILSON.

GURTH, *paraît sur la terrasse à droite, suivant Wilson.*

Wilson ! il est près de minuit, et je croyais vous avoir prévenu que j'ai l'habitude de sucer une aile de volaille à cette heure-là.

WILSON.

Ah ! quel ennui !

GURTH.

Mais, Dieu me damne, je suis l'homme le plus mal servi de toute l'Angleterre. — Wilson !

WILSON.

Laissez-moi tranquille.

GURTH.

Ne me quittez pas !

WILSON.

Il est fou !

GURTH, *à part.*

Si je profitais de la lune pour jeter un coup d'œil sur ses cheveux. (*Il se rapproche de Wilson, la main tendue vers ses cheveux, et tous deux disparaissent par la terrasse à gauche.*)

LUCY, *à Berthe.*

Mais que craignez-vous ?...

BERTHE.

La confidence que vous venez d'entendre, mon enfant, doit rester entre nous deux.

LUCY.

Un secret !

BERTHE.

C'est la volonté de votre mère.

LUCY.

Ainsi, je ne pourrai dire à personne combien vous m'êtes chère ?

BERTHE.

A personne.

LUCY.

Oh ! mais, je me dédommagerai en vous le disant à vous-même...

BERTHE.

Pas bien longtemps, car dès demain je serai partie...

LUCY.

Si tôt !

BERTHE.

Je n'ai demandé que vingt-quatre heures pour vous livrer les clefs.

LUCY.

Et je ne vous verrai plus ?

BERTHE.

Est-ce que je suis la seule personne qui s'intéresse à vous ?

LUCY.

Lionel ! il est si loin !

BERTHE, *confidentiellement.*

Heu ! qui sait s'il ne reviendra pas dans quelques jours... dans quelques heures peut-être ?

LUCY.

Ce serait un miracle !

BERTHE, *riant.*

Bah ! on en a vu de plus forts que ça.

LUCY.

Vous souriez !... On dirait que vous avez un espoir...

BERTHE.

Rien... rien... l'heure s'avance, il faut partir. (*Elle va à droite reprendre sa mante sur le banc et la remet sur ses épaules.*)

LUCY, *à part, pensive.*

Dans quelques heures !... pourquoi a-t-elle dit cela ? (*Elle regarde dame Berthe qui se dispose à partir.*)

WILSON, *rentrant par le premier plan de gauche, suivi par Gurth qui cherche à lui enlever sa perruque.*

Allons ! bon ! encore votre manie !

GURTH.

Non, non, c'est une mouche... une mouche qui était dans vos cheveux.

WILSON.

En voilà un qui me fatigue !

GURTH.

Il fait lourd ce soir... je vais me reposer ici. (*Il s'étend sur le banc de pierre.*) Wilson ! vous m'éveillerez... quand j'aurai soif.

WILSON, *le regardant s'endormir et sortant par où il est entré.*

Oui, prends-y garde. (*Berthe a remis sa mantille sur ses épaules, elle passe derrière la charmille, et remonte le théâtre jusqu'au pied de la terrasse.*)

LUCY, *se rencontrant avec elle, et la retenant par le bras au moment où elle va monter les degrés.*

Demeurez, demeurez encore, dame Berthe... et répondez-moi.

BERTHE.

Que me voulez-vous ?

LUCY.

Je ne sais, mais il me semble que ma mère est encore de ce monde.

BERTHE, *stupéfaite et interdite.*

Votre mère ! oh ! oh ! par exemple ! voilà des idées !... (*Elle monte un degré.*)

LUCY.

Elle existe... et c'est une cruauté à vous de me le cacher...

BERTHE, *à part, ayant monté tous les degrés.*

Oh ! mon courage !... mon courage. (*Nuit graduée.*)

LUCY.

Vous ne répondez pas ?

BERTHE.

Je ne réponds pas à des folies... et je pars...(*Elle fait quelques pas sur la terrasse.*)

LUCY, *la suivant.*

Par pitié un mot, un seul mot.

BERTHE, *sur la terrasse un peu à gauche et près de disparaître.*

Adieu, Lucy... à demain, au château d'Erykdale. (*Elle sort vivement par la gauche.*)

LUCY.

A demain!... Oh! non, non, je n'attendrai pas jusque-là... (*Elle disparaît à gauche sur la terrasse à la suite de Berthe. — Nuit complète.*)

SCÈNE VI.

GURTH, *puis* LE ROI, MAXWELL.

GURTH, *sur son banc de pierre, ronfle d'une manière formidable, puis il paraît fort agité pendant son sommeil, remue les mains et les jambes, et s'écrie :*

Arrêtez-le... c'est lui... c'est mon fer à cheval... mon voleur... Otez-lui sa perruque... Ah! la voilà!... Tiens!... elle est rousse! (*Il se tait, paraît plus calme, et se remet à ronfler. — Le Roi et Maxwell sont entrés ensemble par la terrasse à droite, et se trouvent à peu de distance du banc où Gurth est étendu.*)

LE ROI, *à Maxwell, avec impatience.*

Eh bien, soit, je te l'ai promis, tu seras duc et pair.

GURTH, *se réveillant en sursaut.*

Duc et pair? qu'est-ce que c'est que ça? (*Il se frotte les yeux.*) Un duc et pair? (*Il heurte Maxwell.*)

MAXWELL.

Ah! c'est ce maudit Gurth! (*Il sort vivement par la gauche au premier plan. Le Roi s'éloigne du côté opposé.*)

GURTH.

Hein! qu'est-ce qu'a dit : Ce maudit Gurth! En v'là une perruque à visiter! (*Il sort en courant par le premier plan, reparaît au fond à la gauche de la terrasse, la traverse, et heurte le Marquis qui vient d'entrer par la droite.*)

LE MARQUIS.

Prenez donc garde.

GURTH.

Ne faites pas attention, monsieur... vous ne m'avez pas fait de mal. (*Il sort par la droite de la terrasse.*)

SCENE VII

LE MARQUIS, *puis* LE ROI, *et la* DAME MASQUÉE.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

J'étouffais au milieu de cette fête... L'absence de Lionel.... et Lucy elle-même avait quitté le bal depuis une heure .. Personne! personne avec qui partager la tristesse que me cause le départ de mon fils (*Pendant ce monologue du Marquis, le Roi a reparu à droite, derrière la charmille, tenant sous le bras la Dame masquée.*)

LE ROI, *lui mettant un anneau au doigt.*

A vous, madame, à vous cette bague qui vous donne sur moi tout pouvoir. (*La Dame met l'anneau à son doigt.*)

LE MARQUIS.

Une aventure galante, éloignons-nous. (*Il va pour sortir à gauche.*)

LE ROI

Oui, ma chère Lucy...

LE MARQUIS.

Lucy! (*Il s'arrête.*)

LE ROI.

C'est la douleur dans l'âme que j'ai consenti à ce mariage.

LE MARQUIS *à part.*

Ce mariage... Ah! malgré moi, je demeure cloué à cette place.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, *reparaissant à gauche sur la terrasse, et marchant vers la droite à reculons, les yeux fixés devant elle comme regardant au loin.*

Elle s'est échappée... mais là-bas... je la vois encore...

LE ROI, *emmenant doucement l'inconnue vers le côté gauche de la terrasse.*

Ce nom de comtesse Mortimer... ce nom, je le déteste, et vous ne serez jamais pour moi que Lucy Erykdale, celle qui, en me donnant une hospitalité généreuse aux jours de mon exil, a fait de moi pour jamais son adorateur et son esclave. (*Pendant ces derniers mots, le Roi et la Dame masquée ont gravi lentement les degrés de la terrasse, et disparaissent à gauche.*)

LE MARQUIS.

Qu'ai-je entendu? grand Dieu! c'est par là... oui, par là!... (*Il s'élance du côté où la voix du Roi s'est fait entendre en dernier lieu. Quand il arrive au pied de la terrasse, le Roi et la Dame masquée ne sont plus là. Lucy, suivant toujours des yeux Berthe qui est censé s'éloigner, fait quelques pas en avant sans voir le Marquis. Un rayon de la lune éclaire son visage. Elle envoie des baisers.*)

LUCY, *sur la terrasse.*

Adieu encore!... adieu! adieu!...

LE MARQUIS, *au bas de la terrasse.*

C'était elle!... c'était Lucy! (*La toile tombe*).

ACTE III.

Salle gothique au château d'Erykdale. — Grande porte au fond donnant sur une galerie. — Portes à droite et à gauche; à droite, premier plan, pupitre où est déposé un livre doré. — A gauche, petite table.

SCENE I.

BERTHE, DOMESTIQUES, GURTH, HARRY.

BERTHE.

Vous m'avez comprise, je tiens à livrer le château bien pourvu de tout ce qui est nécessaire; votre jeune maîtresse n'aurait ni le temps de songer à tout cela, ni l'esprit à s'en occuper... Monsieur le maître d'hôtel, vos approvisionnements sont suffisants? bien! Monsieur le sommelier, votre cave est assez garnie? voyons votre état de situation. (*Regardant un papier qu'elle lui prend.*) Vins de France, Madère, Porto... bon! Madame la femme de charge, tout est en règle chez vous? linge de corps, linge de table, linge de service! Allons, bien, mes enfants, chacun à son poste; votre maîtresse va rentrer et sans doute visiter le château... (*Les Domestiques sortent par le fond. Elle fait signe à Harry de rester, il attend sur le devant de la scène. Voyant Gurth parmi les domestiques.*) Ah çà, et toi, mon garçon, je ne te connais pas. Qui es-tu donc?

GURTH.

Vous ne me reconnaissez pas? Blaise Gurth qui a travaillé autrefois dans vos chantiers de Nieuport.

BERTHE.

Ah! bien! Le fils de ce brave Gurth qui est mort en défendant le roi à bord de *l'Intrépide!*... Tu as à me parler?

GURTH.

J'ai deux mots à vous dire.

BERTHE.

Eh bien, attends un peu. Toi, Harry, tu as bon pied, bon œil, tu vas monter sur la petite tour et tu regarderas du côté de la route de Douvres.

HARRY.

Oui, dame Berthe.

BERTHE.

Quand tu verras un cavalier portant à son feutre une plume noire et se dirigeant vers la petite avenue, tu viendras m'avertir; si je suis avec quelqu'un, tu te montreras seulement et je saurai ce que cela voudra dire. Tu as bien compris?

HARRY.

Oui, dame Berthe.

BERTHE.

Va! (*Le Domestique sort par le fond à droite. A Gurth.*) Maintenant, je suis à toi. Mais comment as-tu su que j'étais ici? (*Elle va ouvrir une armoire secrète au fond, à droite.*)

GURTH.

Dame... à la cour...

BERTHE, *se retournant et souriant.*

Tu vas à la cour... toi?

GURTH.

Depuis hier, je la fréquente.

BERTHE, *occupée à son armoire.*

Et tu dis qu'on s'occupe de moi par là?

GURTH.

Mais oui, mais oui. Nous y avons produit tous deux beaucoup d'effet.

BERTHE, *tirant de l'armoire un coffret qu'elle va déposer sur la table à gauche. A part.*

C'est pour elle... pour ma Lucy... (*Haut et ouvrant son coffret.*) Eh bien, mon garçon, je suis bien aise de te revoir.

GURTH.

Et moi donc, car vous allez me faire retrouver mes neuf cents écus ! vous savez, mes neuf cents écus que ma tante Van-Truck...

BERTHE, *se tournant vers lui.*

Ah ! oui, j'ai entendu parler de cela... Tu ne l'as donc pas encore touché... cet héritage ? (*Elle s'assied et regarde dans son coffret.*)

GURTH.

Il a été touché, oui, mais c'est un autre qui l'a touché... un scélérat qui se cache à la cour sous un faux nom et que je n'ai jamais vu, ce qui me gêne pour le reconnaître... Mais je cours après et je crois bien avoir mis la main dessus.

BERTHE.

Allons, tant mieux.

GURTH.

C'est-à-dire que ça ne dépend plus que de vous.

BERTHE.

De moi ! Voyons, que puis-je faire ?

GURTH.

Faut vous dire d'abord que je suis fort bien avec le roi Charles II. Il me traite comme son ami. Je mange à sa cuisine.

BERTHE.

Oh ! mais, tu es un personnage !

GURTH.

Oui, je suis assez bien en cour. Pour lors, je m'étais donc endormi cette nuit dans le parc, auprès du pavillon des roses, où je prenais le serein, quand je suis réveillé tout à coup par deux hommes dont l'un disait à l'autre : Je te l'ai promis, tu seras duc et pair.

BERTHE.

Ah çà, mais, mon garçon, cet homme-là, c'était le roi.

GURTH.

Je le sais bien, puisque je l'ai revu un instant après avec une dame à son bras.

BERTHE.

Ah !...

GURTH.

Oui, oui, une dame masquée, même qu'ils causaient tout bas comme deux amoureux... (*Il imite deux personnes qui causent avec mystère.*)

BERTHE, *à part et assise.*

Cette cour ! Ah ! j'espère bien que ma Lucy n'y paraîtra pas souvent.

GURTH.

Je suis discret, je file... Mais v'là-t-il pas qu'en me sauvant j'accroche deux jambes et j'entends une voix qui crie : C'est ce maudit Gurth ! Maudit Gurth ! Vous comprenez que ce ne pouvait être que mon voleur et je parierais que c'était à lui que le roi venait de dire : Tu seras duc et pair !

BERTHE.

Duc et pair ! un tel homme ! allons, tu perds la tête !

GURTH.

C'est ce que nous saurons aujourd'hui, car vous devez le connaître, vous, dame Berthe, et c'est pour ça que je suis venu vous chercher. Vous savez bien, Maurice Birmann... le fils à Jean Birmann, le barbier, et qui était votre locataire.

BERTHE.

Oui, en effet, je me rappelle ce nom... mais je n'ai jamais eu affaire à lui... cela regardait Davidson.

GURTH.

Ah ! Dieu de Dieu ! j'ai-t-y du malheur... Quand je pense que cette nuit je l'ai attrapé par sa perruque... mais impossible de l'enlever, elle tenait trop fort...

BERTHE, *le regardant avec surprise.*

Ah çà, qu'est-ce que tu me chantes là ?

GURTH.

Ecoutez, dame Berthe, un renseignement, un simple renseignement... Vous qui connaissez les usages, ça se colle-t-il, les perruques ? dites-moi franchement si ça se colle ? avez-vous remarqué ?

BERTHE.

Mon garçon, je ne remarque qu'une chose, c'est que tu n'as pas les idées très-nettes. As-tu mangé aujourd'hui ? (*Elle se lève.*)

GURTH.

Bon ! vous me rappelez justement que Wilson a oublié de me servir mon thé, le drôle ! (*A part.*) Je prierai le roi de me le changer.

BERTHE.

Eh bien, mon garçon, tiens. Derrière cette porte un escalier tournant et en bas la cuisine où tu te feras servir tout ce que voudras. (*Elle va vers le fond. Maxwell y paraît en même temps, venant de la droite.*)

GURTH, *à part, sur le devant du théâtre à droite.*

Ce que je voudrai. C'est gentil, ça.

SCENE II.

BERTHE, GURTH, MAXWELL.

MAXWELL, *s'inclinant.*

Madame.

BERTHE.

Vous désirez quelque chose ?

GURTH, *absorbé, sur le devant à droite.*

Qu'est-ce que je pourrais donc bien manger ? (*Il fait le geste d'un homme qui assaisonne un mets.*)

MAXWELL, *à Berthe.*

Je viens prévenir lady Mortimer que le roi, en se rendant à la chasse, a l'intention d'honorer d'une visite le château d'Erykdale.

BERTHE.

Tout sera prêt, monsieur, pour recevoir dignement Sa Majesté !

MAXWELL, *à part.*

Ce Gurth ici ! Oh ! il faut que je sache... (*A Berthe.*) Vous me permettez de dire deux mots à ce jeune garçon de la part du roi ?

BERTHE.

Faites, monsieur. (*Elle sort par le fond à gauche.*)

SCENE III.

MAXWELL, GURTH.

GURTH, *rêvant.*

C'est ça : une sauce aux olives, avec un peu de vinaigre... pas trop de vinaigre ! parce que ça empêche de boire, ça fait trouver le vin mauvais.

MAXWELL, *tapant sur l'épaule de Gurth.*

Monsieur Gurth !

GURTH, *arraché à sa rêverie.*

Hein ! quoi ?

MAXWELL, *s'inclinant respectueusement.*

Monsieur Gurth, n'est-ce pas vous que j'ai eu l'honneur de voir hier à la cour ?

GURTH.

Oui, oui, j'y étais. Je crois même y avoir fait quelque sensation.

MAXWELL.

A qui le dites-vous ? On ne s'entretient plus que de votre mérite, et le roi lui-même s'ennuie de ne pas vous voir.

GURTH.

Le roi... En effet, je lui inspire de l'intérêt.

MAXWELL.

Mais dites-moi donc, monsieur Gurth, est-ce une erreur ? il me semble que vous avez l'accent flamand.

GURTH.

Ce n'est pas une erreur, monsieur, je suis Flamand... de la Flandre.

MAXWELL.

Oui dà !... mais j'ai beaucoup voyagé dans la Flandre... Charmant pays !

GURTH, *à part.*

C'est drôle... voilà une voix...

MAXWELL.

Je me suis même arrêté quelque temps à Nieuport... oh ! une jolie petite ville.

GURTH.

Je crois bien, monsieur, c'est la mienne, ma ville natale, où je suis né.

MAXWELL.

Ah ! vous êtes de Nieuport. J'y ai connu diverses personnes que vous avez dû connaître aussi alors... et entre autres, le fils d'un certain Gormann, Pormann...

GURTH, *vivement.*

Birmann!

MAXWELL.

C'est ça... Birmann.

GURTH.

Ah! monsieur, en voilà un gueux, en voilà un gredin!

MAXWELL, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé. C'est un ennemi...

GURTH.

Ah! le brigand!

MAXWELL, *à part, observant Gurth.*

Mais qui peut-il être? (*Haut.*) Comment, monsieur Gurth, vous auriez eu à vous en plaindre? moi qui le croyais un si honnête homme.

GURTH.

Lui, un honnête homme! mais imaginez-vous, monsieur, que la vieille mère Van-Truck... pauvre femme!

MAXWELL, *à part.*

Ah! bon! un héritier Van-Truck.

GURTH.

Vous n'avez pas connu la mère Van-Truck?

MAXWELL.

Je n'ai pas eu cet honneur.

GURTH.

Faut donc vous dire ce qu'elle me répétait sans cesse quand elle venait me voir au chantier...

MAXWELL, *s'oubliant.*

Ah! le neveu!

GURTH.

Le neveu! hein? qu'est-ce qui vous a donc dit que j'étais le neveu?

MAXWELL, *à part.*

Je me suis trahi.

GURTH, *à part.*

Le neveu! mais ça doit être... (*Regardant sa perruque.*) Avec ça que sa perruque est longue et touffue. (*Il allonge la main comme pour la lui enlever. Maxwell se retourne, Gurth s'arrête. Maxwell passe devant Gurth.*)

MAXWELL.

Vous me demandez... qui m'a dit que... vous étiez le neveu?

GURTH, *à part.*

C'est la voix qui a crié: Maudit Gurth! (*Même jeu de scène. Maxwell se retourne encore. Gurth s'arrête de nouveau.*)

MAXWELL.

Mais c'est le roi qui parle sans cesse de vous et prend plaisir à raconter votre histoire à tout le monde.

GURTH.

Le roi! il vous a parlé de ma tante Van-Truck?

MAXWELL.

Certainement. Je vous dis qu'il ne cesse de s'occuper de vous.

GURTH.

Bah!

MAXWELL.

Il songe même à vous mettre sur un bon pied à la cour, à vous donner un emploi honorable; et d'abord, ce costume ne sied plus à votre nouvelle position... Voici vingt-cinq guinées pour vous vêtir convenablement.

GURTH, *prenant l'argent.*

Mais il a la voix très-douce, cet homme, je m'étais trompé. — Et cet emploi?

MAXWELL.

Le roi avait d'abord songé à la diplomatie.

GURTH.

Je ne connais pas cette personne-là.

MAXWELL.

Il voulait vous envoyer dans quelque cour d'Europe pour y représenter l'Angleterre.

GURTH.

Les cours d'Europe... c'est fort honorable.

MAXWELL.

Car il sait que vous êtes fin.

GURTH.

En effet... en effet, je lui ai dit que j'étais fin...

MAXWELL.

Excellente idée que vous avez eue là; mais il a réfléchi.

GURTH.

Ah! il me donne un autre emploi?

MAXWELL.

Oui, celui d'inspecteur des chenils royaux.

GURTH.

Inspecteur des chiens du roi. Oh! c'est fort honorable aussi.

MAXWELL.

Et maintenant, pas une minute à perdre. Il faut aller tout de suite chez le tailleur.

GURTH.

Le tailleur.. mais c'est que je ne sais pas...

MAXWELL, *appelant.*

Holà! (*Wilson paraît au fond à droite. Il parle bas à l'oreille de Wilson.*)

GURTH, *à part.*

Voyons, voyons, réfléchissons; il s'agit de plaire aux chiens du Roi. Pourvu que je puisse m'entendre avec eux.

WILSON, *à Maxwell.*

Comptez sur moi. (*Montrant Gurth.*) Justement, je ne peux pas le souffrir.

MAXWELL, *haut à Wilson.*

Vous avez bien compris, Wilson, le meilleur tailleur! Adieu, monsieur Gurth, adieu. (*A part.*) M'en voilà débarrassé, et pour longtemps. (*Il sort par le fond à droite.*)

WILSON.

M. Gurth, quand vous voudrez.

GURTH, *occupé à compter son argent.*

Tout de suite, Wilson, allons chez le tailleur.

WILSON.

A vos ordres. (*A part.*) Dans cinq minutes sous clef, et dans deux heures en route pour les Grandes-Indes.

GURTH, *tapant la joue de Wilson avec des façons de grand seigneur.*

Wilson, vous êtes un vaurien, mais je penserai à vous. Je vous ferai un sort. Allons chez le tailleur. (*Le Marquis paraît à gauche. Ils s'inclinent et sortent par la droite.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, *puis* LUCY.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, c'est à Lionel qu'appartient la vengeance. O mon Dieu! voici le livre d'or de cette noble maison; le livre où les illustres hôtes qui ont été reçus sous ce toit, ont inscrit leur nom. A la première page, Richard Cœur-de-lion; à la dernière, Charles premier, et maintenant la honte, le crime!...

SCENE V.

LUCY, LE MARQUIS.

LUCY, *entrant par la gauche sans voir le Marquis.*

Mon Dieu! Elle n'est pas ici non plus! J'ai parcouru tout le château sans pouvoir la trouver!

LE MARQUIS, *apercevant Lucy, à part.*

Cette femme!

LUCY, *apercevant le Marquis.*

Ah! monsieur le marquis, je voulais parler à dame Berthe... Vous ne l'avez pas vue?...

LE MARQUIS.

Non, milady.

LUCY.

C'est singulier!...

LE MARQUIS, *voyant au cou de Lucy le médaillon qu'il lui a donné.*

Ce médaillon!... elle ose le porter!

LUCY.

Depuis une heure, je la cherche et ne puis la rencontrer!

LE MARQUIS.

Pardon, milady, ce portrait... je vous prie de me le remettre.

LUCY, *surprise.*

Ce portrait... vous me l'aviez donné pour le porter toujours, disiez-vous?

LE MARQUIS.

En ce moment, je dois le reprendre.

LUCY.

Mais... quelle raison?...

LE MARQUIS.

La raison!... milady, j'étais cette nuit au pavillon des roses.

LUCY.

Mais expliquez-moi.

LE MARQUIS.

C'est un soin que je laisse au comte Lionel.

LUCY, *remettant le médaillon.*

Oh! qu'il revienne donc! qu'il revienne bientôt.

LE MARQUIS.

Votre vœu sera exaucé, car je vais lui écrire pour cela. (*Dame Berthe entre par la gauche, au fond.*)

LUCY.

Oh! mais, moi aussi, monsieur le marquis. Vous joindrez ma lettre à la vôtre.

LE MARQUIS.

Ecrivez de votre côté, si vous le voulez. (*Il s'incline légèrement et entre à droite.*)

SCENE VI.

BERTHE, LUCY.

BERTHE.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur le marquis? il a l'air bien grave...

LUCY, *se retournant.*

Enfin, vous voilà!

BERTHE.

Je suis bien aise que ce ne soit pas lui que vous ayez épousé!

LUCY, *sans l'écouter.*

Depuis que je suis arrivée, je vous cherche!

BERTHE.

Et moi, je venais vous trouver! Ça se rencontre bien! Aux rois vainqueurs on apporte les clefs des villes; aux acheteurs de maisons on rend les clefs des armoires! voilà! (*Elle montre les clefs rangées sur la table avec des étiquettes.*)

LUCY.

Dame Berthe?

BERTHE.

Plait-il?

LUCY.

Regardez-moi!

BERTHE.

Comment!

LUCY.

Regardez-moi bien en face, là, dans les yeux.

BERTHE.

De grand cœur! Ce n'est pas désagréable de regarder une bonne petite figure bien fraîche, bien gentille et pas du tout malheureuse!

LUCY.

Vous pourriez me rendre bien plus heureuse encore!

BERTHE.

Comment?

LUCY.

En répondant à ce que je vous ai demandé cette nuit.

BERTHE.

Je ne vous comprends pas.

LUCY.

Vous n'avez donc jamais eu d'enfant?

BERTHE.

Ma foi, non! dans le commerce on a bien autre chose à penser! (*Elle se rapproche de la table et arrange les bijoux.*)

LUCY, *allant vers elle.*

Mais, moi, vous le savez, je regrette cruellement de n'avoir plus ma mère!

BERTHE, *réprimant un premier mouvement.*

C'est d'une bonne fille ce que vous dites là! Mais voyons... chassons ces idées tristes...(*Lui montrant un collier.*) Voulez-vous essayer ce collier?... (*Elle fait le geste de le lui passer au cou.*)

LUCY, *arrêtant Berthe, la tenant à distance et la regardant fixement.*

J'aimerais bien mieux sentir autour de mon cou les bras de ma mère!

BERTHE, *s'asseyant pendant que Lucy tombe à ses genoux.*

Chère enfant! mais, mon Dieu, pourquoi souhaiter l'impossible?

LUCY.

Dame Berthe, est-ce bien vrai... qu'elle est morte?

BERTHE.

Toujours la même question, quand je vous ai déjà répondu tant de fois... (*Harry entre par le fond à droite de manière à ne point être aperçu de Lucy.*)

LUCY.

Oh! ne dissimulez pas! je vois une larme dans vos yeux.

BERTHE, *regardant Harry qui s'incline devant elle, et se retire.*

Eh bien!... eh bien... oui, c'est vrai, milady, une larme de bonheur...

LUCY.

Alors vous allez m'avouer...

BERTHE, *se levant et faisant lever Lucy.*

Non pas... toutes vos questions sont des folies; mais croyez-moi: au lieu de rêver à des chimères, songez plutôt à ceux qui existent réellement, dont vous n'êtes séparée que par l'absence et qui peuvent arriver d'un moment à l'autre.

LUCY.

Lionel! vous parlez de Lionel!

BERTHE.

Que diriez-vous s'il revenait?

LUCY.

En effet, cette nuit, vous m'avez dit... Oh! que savez-vous? parlez!

BERTHE.

Moi... je ne sais rien; mais tout à l'heure, sur la route de Douvres, il y avait un grand tourbillon de poussière.

LUCY.

Un cavalier?

BERTHE.

Un jeune homme qui galopait! qui galopait!...

LUCY.

Vers le château?

BERTHE.

Il est entré dans la petite avenue!...

LUCY.

Déjà?

BERTHE.

Comme s'il voulait gagner la galerie.

LUCY.

Vous l'avez vu?

BERTHE.

Son visage! non; mais sur son feutre une grande plume noire!

LUCY.

C'était lui!

BERTHE.

Vous croyez? (*Lionel paraît au fond à gauche.*)

LUCY, *s'élançant vers lui avec un cri.*

C'est lui!

SCENE VII.

BERTHE, LUCY, LIONEL.

LUCY.

Lionel!

LIONEL.

Lucy!... ma chère Lucy.

BERTHE.

Comment! monsieur le voyageur! déjà de retour!

LIONEL.

Oui, un prodige, un rêve!

LUCY.

Que veux-tu dire?

BERTHE.

Contez-nous donc çà... je vous l'ai dit, milady, j'aime beaucoup les rêves.

LIONEL, *à Berthe.*

Arrivé à Douvres, mon premier soin a été de m'acquitter de la commission que vous m'aviez donnée.

BERTHE.

Ah! merci... vous êtes bien aimable. Vous avez vu Davidson?

LIONEL.

Oui, oui, en jaquette de toile, en bonnet de laine, assis sur une enclume et mangeant gravement...

BERTHE.

Une tranche de bœuf fumé, n'est-ce pas?

LIONEL.

C'est cela. Je lui présente ma lettre; il essuie ses doigts à sa jaquette pour la prendre, la lit attentivement et me dit : « Merci, milord. » Il se remet à manger, et moi, je vais me promener sur le port, pensant à toi, à la distance qui va nous séparer. Déjà voilà le signal d'embarquer! Je vais partir! Tout à coup paraît devant moi une petite vieille à moitié perdue dans la cape rouge qui l'enveloppait et qui me présente un portefeuille en me disant : Voici pour vous.—Qu'est-ce que cela?—Ce que vous allez demander en France. J'ouvre le portefeuille, je compte la somme, et quand je cherche ma charmante petite vieille pour la questionner, plus personne! elle s'était évanouie comme un brouillard.

BERTHE.

Une fée sans doute.

LIONEL.

J'ai voulu le croire et je suis revenu, n'ayant pas très-scrupuleusement rempli ma commission peut-être, mais rapportant l'essentiel, un portefeuille qui contient bien réellement cinq cent mille livres. (*Il le remet à Berthe.*)

BERTHE.

Très-bien... je vous remercie d'avoir fait ma commission.

LUCY.

C'est peut-être cela qui lui a porté bonheur.

BERTHE.

Bah! croyez-vous?

LUCY.

Oui, Lionel, elle vient d'en convenir, il y a une fée dans tout cela, et si vous voulez la connaître... (*Elle regarde Berthe.*)

BERTHE.

Voulez-vous bien vous taire!

LUCY.

Un mari doit tout savoir.

LIONEL.

Dame Berthe! oh! j'aurais dû le deviner... mais vous me direz au moins...

BERTHE.

Rien du tout. Vous êtes revenu, c'est l'important.

LUCY.

Oui, mais le roi, que dira-t-il?

BERTHE, *remontant au fond.*

Le roi... bah! nous avons le temps de nous en inquiéter.

LIONEL.

Demain, nous y songerons. Aujourd'hui je suis tout à toi!

LUCY.

Mais il va venir tout à l'heure.

LIONEL, *gaiement.*

Je me cacherai.

BERTHE.

Il se cachera. A merveille. Ah çà, maintenant, comte Lionel, êtes-vous heureux?

LIONEL.

Oh! bien heureux!

BERTHE.

Et vous, milady, vous n'avez pas l'air trop fâché non plus?

LUCY.

Moi! Je n'ai rien à désirer.

BERTHE.

Eh bien, tenez, mes enfants, croyez-moi, je suis une bonne femme, mais je connais un peu le monde. Vous tenez votre bonheur dans vos mains, ne le lâchez pas. Imitez les oiseaux du ciel qui préfèrent leur nid de mousse aux cages dorées. N'allez pas trop à la cour, il y a par là des fêtes brillantes, c'est vrai... mais la plus belle fête, voyez-vous, la fête que le bon Dieu donne aux pauvres comme aux riches, est celle de deux jeunes cœurs qui s'aiment et qui ne font plus qu'un.

LIONEL.

Oh! vous avez raison, dame Berthe.

LUCY, *à Berthe.*

Mais vous..., est-ce que vous persistez dans votre résolution de partir?

BERTHE.

Oui, il le faut... mais je ne partirai pas tout entière.

LUCY.

Comment?

BERTHE.

J'ai quelque part, dans un coin, mon portrait, et si je croyais que cela pût vous faire plaisir.

LUCY.

Votre portrait? oh! mais, ce serait un trésor!

BERTHE.

Est-ce que vous le porteriez quelquefois?

LUCY.

Oh! toujours...

BERTHE.

Je n'en demande pas tant. De deux jours l'un, je serai contente. Un jour le mien, et le lendemain, celui que monsieur le marquis... mais vous ne l'avez plus.

LUCY.

En effet, il me l'a redemandé.

BERTHE.

C'est étrange... et pourquoi donc vous l'a-t-il redemandé?

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Milady, le roi est dans la cour d'honneur.

LIONEL.

Si tôt!

BERTHE.

Voilà une visite royale qui vient bien mal à propos, n'est-ce pas?

LIONEL, *à Lucy.*

Noble châtelaine, allez recevoir Sa Majesté au perron.

BERTHE, *à Lionel.*

Et vous, vaillant chevalier... sauvez-vous.

LIONEL, *à Lucy.*

A tout à l'heure.

LUCY.

A bientôt!

BERTHE, *regardant Lionel et à part.*

Comme il l'aime! Allons, j'ai bien fait de lui vendre mon château. (*A Lucy.*) Venez au devant de Sa Majesté. (*Elles sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE VIII.

LIONEL *au fond, puis* LE MARQUIS.

(*Il va pour se cacher dans la chambre à droite, où est entré son père. La porte s'ouvre au même instant.*)

LIONEL.

Mon père! (*Il recule. Le Marquis, sans le voir, entre les yeux fixés sur une lettre encore ouverte.*)

LIONEL.

Qu'éprouvé-je donc? J'hésite à embrasser mon père... oui, je redoute sa sévérité, ses reproches, car enfin je suis coupable de désobéissance envers le roi... et peut-être... Allons, sa colère avec moi ne peut durer longtemps. Abordons-le. (*Le Marquis s'est assis et relit à demi-voix sa lettre :* « Lionel. »

LIONEL, *à part.*

Cette lettre est pour moi...

LE MARQUIS, *continuant.*

« Revenez, abandonnez tout, même le service de Sa Majesté. Revenez... l'honneur de notre nom l'exige. »

LIONEL, *à part.*

L'honneur de notre nom! que signifie?...

LE MARQUIS, *l'apercevant tout à coup et se levant.*

Mon fils! vous ici!

LIONEL.

Oui, mon père... un hasard providentiel, et j'étais si impatiente de revoir Lucy!... mais cette lettre?..

LE MARQUIS, *hésitant.*

Cette lettre...

LIONEL.

Par pitié, expliquez-moi...

LE MARQUIS.

Écoutez, Lionel. Sous le roi Jacques, vous le savez, un mortimer épousa la fille de lord Dudley.

LIONEL.

Oui : l'histoire de cette tendre union est devenue une légende d'amour qui est restée dans tous les souvenirs. On me l'a souvent racontée.

LE MARQUIS.

C'était une belle jeune fille que miss Anna Dudley!

LIONEL, *à part.*

Comme Lucy!

LE MARQUIS.

Ce mariage était un mariage d'amour.

LIONEL.

Comme le nôtre!

LE MARQUIS.

Un jour la fille do lord Dudley fut trouvé morte dans son lit!

LIONEL.

Je sais... uno contagion funeste!...

LE MARQUIS.

Une contagion!... oui!... mais la contagion qui règne de tout temps à la cour!

LIONEL.

Quoi! mon père!

LE MARQUIS.

Anna Dudley devint épouse coupable, et co fut son beau-père, William Mortimer, qui la frappa.

LIONEL.

Mais, mon père, quel rapport?

LE MARQUIS.

Je vais vous le dire. Si William Mortimer vivait aujourd'hui, une autre femme, coupable aussi, aurait à redouter de lui ce châtiment terrible!

LIONEL.

Mais je ne vous comprends pas! de qui voulez-vous parler?

LE MARQUIS.

De celle qui s'appelait hier miss Lucy Erykdale et qui aujourd'hui...

LIONEL.

Lucy!... qu'avez-vous dit, mon père?

LE MARQUIS.

Que cette femme est indigne de toi, de ton amour, que ce mariage est une honte pour notre famille, et que cette nuit enfin, cette nuit, miss Lucy, auprès du pavillon des roses, au bras de ton rival...

LIONEL.

Mon rival! quel était-il? parlez, parlez, mon père!

UN OFFICIER, *annonçant.*

Le roi!

LIONEL.

Trahi par elle! par Lucy! et cette visite royale...

LE MARQUIS.

Lionel! du calme.

SCENE IX.

LES MÊMES, BERTHE, LUCY, LE ROI, MAXWELL, *au fond,* COURTISANS. *(Costumes de chasse.)*

BERTHE.

Oui, sire, c'est Berthe la Flamande, qui vous fera de son mieux les honneurs du château d'Erykdale, car jusqu'à son départ, elle y est encore maîtresse.

LE ROI.

Comment! vous nous abandonnez, dame Berthe?

BERTHE.

Dans quelques heures, sire.

LE ROI, *bas à Maxwell, montrant Lucy.*

Je ne vois pas à son doigt l'anneau que je lui ai donné.

MAXWELL.

Eh! mais, sire, vous ne voyez donc pas que le mari est là?

LE ROI, *bas.*

Son mari... (*Haut.*) Vous ici, comte Lionel!

LUCY, *bas à Berthe.*

L'imprudent! Il est resté!

BERTHE.

Bah! soyez tranquille... je n'ai pas peur du roi, moi.

LE ROI.

Comte Lionel, après mon ordre formel, j'ai peine à comprendre...

BERTHE, *à Lucy, en lui donnant le portefeuille.*

Tenez, donnez-lui cela.

LUCY.

Sire, voici les cinq cent mille livres.

LE ROI.

Sitôt!... que signifie?

LUCY.

C'est à Douvres que cette somme a été remise pour Votre Majesté au comte Lionel.

LE ROI.

Douvres! mais il me sembla que c'était à Versailles.

BERTHE.

Comment! sire! des reproches à un ambassadeur si heureux! Ah! mais, Votre Majesté est trop difficile!

LE ROI.

Comte Lionel, est-ce à Douvres que vous avez vu mo sœur? Est-ce à Douvres que vous avez obtenu la signature du roi du France?

LIONEL, *se faisant violence, et avec un grand entrain de gaîté.*

Non, sire, mais c'est à Douvres que je me suis souvenu qu'il y avait aujourd'hui chasse royale, bal, festin, jeu d'enfer à la cour! Et, ma foi! quand j'ai eu l'argent, le vertige des plaisirs s'est emparé de mon esprit; je suis parti au galop; j'ai crevé huit chevaux, j'ai fait vingt milles à l'heure, poursuivi pendant toute la route par une pensée unique, la chasse. Or, la chasse n'est pas commencée, j'arrive donc à temps, et ce n'est pas vous, sire, qui serez sans indulgence pour un coup de tête dont Votre Majesté elle-même eût été très-capable, convenez-en!...

BERTHE, *observant Lionel.*

C'est étrange! il a l'air plus près de pleurer que de rire!

LE ROI, *riant, à sa suite.*

Parbleu! messieurs, il n'y a que notre ami Lionel pour de pareilles équipées.

LIONEL.

Allons, sire, puisque vous me pardonnez, je ne sens plus de fatigue; me voilà aussi frais, aussi dispos que le plus intrépide de vos chasseurs, prêt à franchir haies et fossés, et à vous disputer le prix de l'adresse! Je veux que le sanglier n'accuse que moi de sa mort, et cette nuit, à table, aux dés, au bal, je prétends vous enlever votre raison, votre argent, et vos plus jolies danseuses!... (*A part.*) Ah! j'étouffe!

LUCY, *bas à Berthe.*

Comme il a su calmer le roi!

BERTHE, *préoccupée, regardant toujours Lionel.*

Oui... le roi est calme... mais lui... lui! Est-ce que j'aurais eu tort de vendre mon château?...

LIONEL, *à Lucy.*

Milady, montrez donc le livre d'or à sa Majesté!

LUCY.

Sire, les rois vos ancêtres, qui ont honoré le château d'Erykdale de leur présence, ont daigné inscrire leur nom sur le livre d'or de notre famille!

LE ROI.

J'y ajouterai le mien, milady.

LIONEL, *bas à Lucy.*

Il faut que je vous parle.

LUCY, *de même.*

Je l'espère bien; ne tardez pas à quitter la chasse; je vous attends. (*Le Roi, debout devant la table-pupitre, se met à écrire.*)

LE ROI.

Très-bien... de cette façon je puis lui écrire devant tout le monde.

BERTHE, *à part, observant le Marquis.*

Ce marquis!... comme il la regarde... Que se passe-t-il donc ici...

LE ROI, *relisant à mi-voix et à part ce qu'il a écrit.*

« Dans votre appartement, à huit heures, veillez à ce que la » petite porte du parc soit ouverte, et jouez sur votre harpe le » *God save the King.*» (*Se retournant de l'autre côté.*) Allons, messieurs, partons! (*Reconduisant Lucy vers la porte de gauche.*) Milady, j'ai écrit là une pensée, je désire qu'elle soit de votre goût!... (*Lucy fait la révérence et sort par la gauche.*) Etes-vous prêt, Lionel?

LIONEL.

Me voilà, sire! (*Tout le monde sort par le fond, à droite, excepté Berthe et le Marquis.*)

LE MARQUIS, *à part, ouvrant le livre, et prenant la lettre.*

Dans un instant, je vais tout savoir (*Il jette un coup d'œil sur la lettre.*)

BERTHE, *allant au Marquis.*

Monsieur le marquis, quand rendrez-vous à lady Lionel le médaillon que vous lui avez repris?

LE MARQUIS.

Jamais. (*Il sort par le fond à gauche.*)

BERTHE, *seule.*

Jamais!... Je ne partirai pas.

ACTE IV.

Une salle du château d'Erykdale.—Porte au fond.—A gauche et à droite, portes tendues de tapisseries. — A droite, une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCENE I.

BERTHE, LE MARQUIS. (*Le Marquis est assis à droite et réfléchit profondément. Berthe entre vivement par le fond.*)

BERTHE.

Monsieur le marquis, depuis deux heures je vous cherche sans pouvoir arriver jusqu'à vous.

LE MARQUIS.

C'est que sans doute, madame, je n'ai rien à entendre de vous et rien à vous dire.

BERTHE.

Que se passe-t-il donc ici ?

LE MARQUIS.

Rien qui vous regarde.

BERTHE.

Vous croyez?... le comte Lionel est toujours à cette chasse ?

LE MARQUIS.

Il n'est pas encore de retour.

BERTHE.

Ah ! s'il était là!

LE MARQUIS.

S'il était là, j'aurais à lui parler sans témoins.

BERTHE.

En son absence, j'ai voulu voir lady Lionel.

LE MARQUIS.

Et vous l'avez trouvée?...

BERTHE.

Tranquille, heureuse!.. et cependant je ne me suis pas trompée ; le comte Lionel évitait ses regards... et il y avait de la haine dans vos yeux... oh ! oui, de la haine, je l'ai bien vu... Que vous a-t-elle fait ? que lui voulez-vous?.. Vous ne répondez pas ? (*A part et avec découragement.*) Ah! j'ai fait le malheur de cette enfant. (*Se remettant.*) Mais voyons, voyons, ce n'est pas le moment de perdre la tête... (*Au Marquis.*) Ce médaillon que vous lui aviez donné comme un symbole d'honneur et de vertu, vous l'en jugez donc indigne aujourd'hui?

LE MARQUIS, *se levant.*

Eh! madame!...

BERTHE.

Alors c'est depuis hier; que s'est-il donc passé depuis hier? (*Avec un cri soudain.*) Ah! quelle idée! cette nuit... l'aventure dont me parlait Gurth, cette femme masquée, ce rendez-vous... qui sait si une apparence fatale... il faut l'interroger (*Elle sonne vivement; le Marquis la regarde avec étonnement.*) Vous ne parlez pas... il faut bien que je fasse mes affaires moi-même. (*Un domestique entre.*) Ce jeune homme, mon compatriote, ce Gurth que vous avez vu là, tantôt, est-il encore au château ?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame, je l'ai vu sortir avec un des gens de la livrée du roi.

BERTHE.

Qu'on coure après lui, qu'on le cherche, qu'on me l'amène ; il me le faut. Allez ! allez!

SCENE II.

LES MÊMES, LIONEL, *entrant du fond à droite.*

LE MARQUIS, *apercevant Lionel, à part.*

Lionel, enfin !

LIONEL, *s'arrêtant au fond, et contrarié à l'aspect de son père. A part.*

Mon père ! et elle n'est pas là !

BERTHE, *qui réfléchissait, apercevant seulement alors Lionel et allant à lui.*

Monsieur le comte.

LE MARQUIS.

Dame Berthe, à quelle heure avez-vous signé hier votre contrat de vente?

BERTHE.

A neuf heures.

LE MARQUIS.

Et il est en ce moment?

BERTHE.

Sept heures et demie.

LE MARQUIS.

Vous avez donc à rester ici?

BERTHE.

Une heure et demie. et soyez tranquille, je ne vous [illegible] si pas grâce d'une minute. (*Elle sort par le fond à gauche.*)

SCENE III.

LIONEL, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Lionel, je vous attendais plus tôt.

LIONEL, *avec contrainte.*

Mon père... Que me voulez-vous ?

LE MARQUIS.

Je veux savoir ce que vous admirez le plus, ou des gentilshommes de nos jours qui portent leur affront tête levée, ou de notre aïeul William Mortimer dont je vous ai cité l'exemple !

LIONEL.

Avant de vous répondre, mon père, un mot. Pour infliger lui-même un tel châtiment, ce terrible vieillard ne s'était pas contenté d'une apparence, si accablante qu'elle pût être, et il avait sans doute en main une de ces preuves positives, irrécusables...

LE MARQUIS.

Une preuve ! croyez-vous donc que je sois homme à accuser sans en avoir?

LIONEL.

Mon père, songez-y... Une telle parole, venant de vous, de vous qui êtes l'honneur même, est quelque chose de bien grave...

LE MARQUIS.

Demeurez ici... et dans un instant, vous n'aurez plus même besoin, pour être convaincu, de la parole de votre père. (*Il va pour sortir.*)

LIONEL.

Mon père, où allez-vous?

LE MARQUIS.

Ouvrir la petite porte du parc.

LIONEL.

Vous me laissez seul, seul avec cette horrible pensée... Mais tenez, mon père, voilà Lucy ! voyez ! elle vient à moi, enjouée, souriante...

LE MARQUIS.

Son rôle désormais n'est-il pas de tromper? (*Il sort par le fond à gauche.*)

LIONEL.

Il est inexorable!...

SCENE IV.

LIONEL, LUCY, *entrant de gauche.*

LUCY, *à part.*

Ah ! Lionel ! (*Haut.*) Eh bien, monsieur le chasseur, vous voilà donc rentré !... Avez-vous sauté beaucoup de haies, franchi bien des fossés ? (*Lionel la regarde.*) Et ce soir, vous allez à la cour et vous enlevez toutes les danseuses, même celles du roi ! C'est charmant !

LIONEL.

Milady.

LUCY, *répétant avec surprise.*

Milady ! mais vous ne m'entendez donc pas, Lionel, c'est moi... Lucy, votre femme! Qu'avez-vous? cet air glacial, cette tristesse que je vois empreinte sur tous vos traits... (*Silence de Lionel.*) Quoi ! pas un mot de votre amour !

LIONEL, *avec une ironie froide.*

De mon amour!... Quelle audace!

LUCY.

Lionel! c'est impossible ! Il ne se peut pas que vous qui m'avez choisie entre toutes, vous qui m'aimiez tant hier, il ne se peut pas qu'aujourd'hui, vous n'ayez pas un regard, pas une parole de tendresse pour la femme qui, disiez-vous, était tout votre espoir, tout votre bonheur !

LIONEL, *à part, s'asseyant.*

Ah ! je suis à bout de courage!

LUCY.

Non, convenez-en, tout cela est un jeu...

LIONEL, *avec explosion.*

Un jeu ! Eh bien, oui ! Jeu terrible, qui me brise le cœur ! Oh ! se mêler aux plaisirs d'une fête avec la mort dans l'âme. Ah ! c'est une horrible torture, c'est affreux, affreux ! (*Il s'appuie sur la table, la tête dans ses mains.*)

LUCY, *le regardant avec stupeur.*

Lionel, je vous regarde et je cherche vainement à comprendre; je vous écoute et je me demande si je suis bien éveillée. Qu'y a-t-il donc ? Expliquez-vous.

LIONEL, *se levant.*

Lucy, je vais vous donner un conseil. Croyez-moi, suivez-le

sans hésiter. Laissez-moi seul ici, seul avec mes souffrances et fuyez... Oh! fuyez sans perdre une heure, sans perdre une minute, car j'ai pitié de vous, et si vous restiez, la mort peut-être...

LUCY.

La mort!!! Eh! que m'importe la mort, si votre amour m'est enlevé! Vous me dites de fuir, à moi qui vous aime, à moi qui ne comprends et ne veux d'autre bonheur au monde que celui de vous voir et de vous entendre... Oh! vous savez bien que c'est alors que je serais sûre de mourir!

LIONEL.

Assez, Lucy, assez. Épargnez-moi la honte de rougir pour vous. Ne vous abaissez pas jusqu'au mensonge. Vous voyez bien que je vous fais grâce, partez!

LUCY.

Vous me faites grâce! mais quel crime ai-je donc commis pour qu'on me fasse grâce? Lionel, il faut en finir avec ce mystère que je ne puis m'expliquer, avec cette incertitude qui me tue. Je veux savoir de quoi vous m'accusez, de quoi je suis coupable!

LIONEL.

Vous le demandez!... quand, cette nuit même, pendant mon absence, un homme... un rival...

LUCY.

Calomnie infâme!... qui a osé dire cela?

LIONEL.

Mon père!

LUCY.

Mais qui l'a vu?

LIONEL.

Mon père.

LUCY, *à part, accablée.*

Son père!

LIONEL.

Mon père... cité de tous pour sa loyauté.

LUCY.

Lionel, à une accusation pareille, partant d'une telle source, je n'ai qu'une chose à répondre. Lord Mortimer est incapable de trahir la vérité, je le crois comme vous, mais le duc d'Erykdale, lui aussi, portait un nom pur et sans tache... eh bien, par la mémoire de mon père, Lionel, de mon père qui m'entend et me juge, je vous jure que je suis innocente.

LIONEL.

Oh! si je pouvais vous croire!

LUCY.

Lionel, mon Lionel, rappelez-vous cette jeune fille que vous avez tant aimée, à qui vous promettiez une tendresse et une confiance sans bornes, et demandez-vous s'il est possible que cette même jeune fille ait pu, d'un jour à l'autre, en un instant, devenir la plus criminelle des femmes! Un pareil changement ne saurait s'accomplir sans laisser sur le visage une trace ineffaçable... Regardez-moi et dites si cette émotion est celle d'une conscience troublée, si ce regard contient l'audace et le mensonge, dites enfin si cette rougeur que j'ai au front est celle de la femme perdue... regardez-moi, Lionel, regardez-moi!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *par le fond, puis* BERTHE.

LIONEL.

O mon Dieu! mon Dieu! (*Apercevant le Marquis et allant à lui.*) Ah! mon père... écoutez-la donc, écoutez-la, et vous reconnaîtrez...

LE MARQUIS.

Sa justification est impossible. (*Huit heures sonnent.*) Huit heures!... Écoutez. (*L'air du God save est joué au dehors.*)

LIONEL.

Qu'est-ce cela, mon père?

LE MARQUIS.

On exécute mes ordres.

BERTHE, *rentrant vivement par la droite.*

Gurth disparu!... disparu!...

LUCY, *courant à elle.*

Ah! dame Berthe.

BERTHE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, mon enfant?

LE MARQUIS, *à Lucy.*

Milady, il va se passer ici des choses qui n'ont pas besoin de témoins. Dans votre intérêt même, priez dame Berthe de se retirer.

LUCY, *avec dignité.*

Quoi qu'il puisse se passer, monsieur le marquis, mon honneur n'a rien à craindre, et loin de redouter les témoins, je désire en avoir. Madame, je vous prie de rester.

BERTHE, *avec énergie et prenant la main de Lucy.*

Je reste. (*Le God save continue.*)

LIONEL.

Mais, mon père, qu'y a-t-il donc?

LE MARQUIS.

Il y a... il y a que l'homme qui a fait de notre nom un objet d'opprobre et de souillure est là, derrière cette porte, et que cet air est le signal qu'il attend pour entrer.

LIONEL, *tirant son épée et allant vers la porte.*

Infamie!

LUCY.

Lionel!

LE MARQUIS.

Arrête! ne sais-tu pas que devant cet homme toute épée doit s'abaisser! (*La portière de gauche s'ouvre, le Roi paraît.*)

TOUS LES PERSONNAGES, *excepté Lionel.*

Le roi! (*Lionel laisse tomber son épée.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI, *entrant de gauche.*

LE ROI, *à part.*

Un piége!...

LUCY.

Le roi... que signifie?

BERTHE, *bas à Lucy.*

Attendez, milady.

LE ROI.

Mylady, marquis... et vous aussi, comte, je suis heureux de vous trouver tous réunis. J'allais passer tout droit devant votre château, quand j'ai réfléchi que vous pourriez bien négliger de vous rendre à la fête que je donne cette nuit à Richmond, et comme je tiens, (*regardant Lucy*) à vous avoir tous, j'ai voulu moi-même... (*Un silence.*) Ah çà, mais qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS.

Sire, ce que j'ai à vous dire est assez grave pour que vous daigniez y prêter une sérieuse attention. Vous vous introduisez dans notre maison, le soir, furtivement, par un escalier dérobé, et sur un signal... signal dont heureusement j'avais surpris le secret. (*Le roi regarde Lucy.*) Et pourtant, toutes ces apparences accablantes, je pourrais presque dire ces preuves irréfutables, peuvent tomber devant un mot de votre bouche!... Car, on le sait, et je le reconnais hautement, jamais vous n'avez donné en vain votre parole royale. Répondez-nous donc, cette femme est-elle coupable? Oui ou non...? sire, je vous adjure de dire la vérité.

LE ROI, *après un léger silence.*

Monsieur le marquis, vous trouverez bon que le roi d'Angleterre se dispense de répondre à l'injonction d'un de ses sujets.

LE MARQUIS.

C'est votre droit, sire, je le reconnais. Mais, pour confirmer nos soupçons, pour déclarer indigne de notre maison celle à qui nous avons tendu la main, il nous manquait une dernière preuve, et cette preuve, preuve irrécusable, c'est votre silence qui nous la donne.

LUCY.

Mais, sire, vous ne pouvez hésiter... Parlez, je vous en supplie...

BERTHE, *à part.*

Que va-t-il dire?

LIONEL, *au Roi, avec une anxiété fébrile.*

Eh bien! sire, ce mot, ce seul mot qu'on vous demande!

LE ROI, *allant vers la porte par laquelle il est entré.*

Maxwell! (*Maxwell paraît.*) Assieds-toi là, et écris. (*Maxwell obéit. — Un silence. — Dictant :*) « Moi, Charles II, roi d'Angleterre, en vertu des pouvoirs que me confère la qualité de chef suprême de l'Église anglicane, je déclare nul le mariage contracté entre Lionel, comte de Mortimer, et Lucy Erykdale. »

LUCY, *avec désespoir.*

Ah! (*Elle tombe assise sur un siége au côté gauche de la porte du fond.*)

LE ROI, *après avoir signé.*

Milord, voici ma réponse. (*Il sort par le fond à gauche. Maxwell veut suivre le Roi qui est déjà sorti. Berthe l'arrête.*)

BERTHE.

Restez!

MAXWELL.

Madame!

BERTHE.

Rester, vous dis-je; vous n'êtes pas le Roi, vous, et on peut vous retenir.

MAXWELL.

Mais, madame, le roi...

BERTHE.

Le roi! vous irez lui dire tout ce qui va se passer ici... Oh! vous resterez...

MAXWELL.

Vous commandez ici, dame Berthe?

BERTHE.

Pour une heure j'y suis maîtresse encore.

LE MARQUIS.

C'est juste, mon fils; c'est à nous de nous retirer.

BERTHE.

Vous aussi, vous resterez...

LE MARQUIS.

Et de quel droit, madame?...

BERTHE.

De quel droit?... Est-ce que vous ne voyez pas que je suis sa mère?

TOUS, *hors Lucy.*

Sa mère!...

LUCY, *avec un cri de joie, et courant à Berthe.*

Ah! je le savais bien, moi!

BERTHE.

Pauvre enfant! ils t'ont bien accablée, n'est-ce pas? Tu croyais toucher au bonheur, et ce bonheur ils l'ont brisé dans tes mains. Ils ne t'ont rien épargné, ni l'humiliation ni l'injure! Et cependant, ne désespère pas, car maintenant tu n'es plus seule. (*Regardant le Marquis et Lionel.*) La mère a pu se tenir obscure, ignorée, à l'écart, tant que sa fille a été heureuse... Mais aujourd'hui qu'on la menace, elle se révèle... La voilà!...

LE MARQUIS.

La marchande de Nieuport!

BERTHE.

Oui, monsieur le marquis, marchande de quincaillerie dans une boutique, jusqu'au jour où j'ai armé des navires marchands et fait construire des vaisseaux de guerre! Ah! j'en aurais fait bien d'autres! et cette enfant, pour laquelle j'ai employé tout ce qu'il y avait d'énergie dans mon âme, cette enfant, mon unique amour, mon unique pensée depuis vingt ans, je la livrerais sans défense aux rigueurs de votre impitoyable orgueil!... Oh! ne le croyez pas, monsieur le marquis! Vous dites que ma fille est coupable... C'est ce que nous chercherons ensemble... et cet homme, eh bien! cet homme nous y aidera!

MAXWELL.

Moi, madame!

BERTHE, *allant à Maxwell.*

Vous qui accompagnez le roi à ses rendez-vous de jour, vous savez sans doute aussi ce qui se passe à ses rendez-vous de nuit?

MAXWELL.

Vous m'insultez!

BERTHE.

Je vous interroge... répondez! Quand le roi, hier au soir, est descendu dans le parc, une femme l'y attendait.

MAXWELL.

Oui, madame.

BERTHE.

Le roi a emmené cette femme dans l'obscurité, à l'écart; enfin, cette femme... est sa maîtresse.

MAXWELL.

Oui, madame.

BERTHE.

Son nom?

MAXWELL.

Mais...

BERTHE.

Son nom, je l'exige.

MAXWELL.

En disant autrement que le roi, voulez-vous donc que je l'accuse de mensonge?

BERTHE.

Point de défaite! je veux une réponse nette, positive. Qui était cette femme?

MAXWELL.

C'était... c'était celle dont le roi vient de rompre le mariage.

LUCY, *poussant un cri de douleur.*

Ah!

LE MARQUIS.

Venez, Lionel.

LIONEL, *à Lucy.*

Adieu, madame, adieu pour toujours.

BERTHE, *se trouvant sur leur passage.*

Non, un instant encore... un instant. (*Ils s'arrêtent dominés par son regard. Elle va prendre la main de sa fille.*) Lucy, ces hommes t'ont déjà condamnée, condamnée sans pitié... mais écoute bien... si tu as failli, c'est un crime sans doute; mais moi, moi, je suis ta mère, n'aie pas peur, viens... viens à moi, et ne me fais d'aveu que par tes larmes... alors, je prendrai la moitié de ta honte, je m'en couvrirai comme d'un cilice et nous irons bien loin, dans quelque coin ignoré, souffrir et pleurer ensemble! Lucy, ma Lucy, ce ne sont pas ces hommes qui t'interrogent, c'est moi, moi ta mère, qui vais croire à ta parole... Es-tu innocente? es-tu coupable?

LUCY.

Ma mère, que Dieu me retire votre amour si je vous en impose. J'atteste que je ne comprends rien à l'accusation qui me frappe...

BERTHE, *retournant à Maxwell.*

Tu as menti.

MAXWELL.

Mais, madame...

BERTHE.

Tu as menti.

MAXWELL.

Je déclare...

BERTHE.

Tu vas mentir encore... va-t'en, lâche calomniateur, va-t'en! (*Maxwell sort par le fond à gauche. — Allant à sa fille.*) Et toi, ma Lucy, sèche tes larmes, lève la tête, sois fière et forte de ton innocence!

LE MARQUIS.

Le roi a prononcé, madame, et demain toute la cour...

BERTHE.

Eh bien, le roi m'entendra et toute votre cour ne me fait pas peur! (*Elle emmène Lucy dans ses bras. La toile tombe.*)

ACTE V.

Les jardins du palais de Richmond. — Grande terrasse. — Au fond, le palais illuminé. — A droite un pavillon auquel on monte par deux marches. — A gauche, sièges de jardin.

SCÈNE I.

LA COMTESSE DE DORCHESTER, LA MARQUISE D'OSMOND, LADY CAMBRIDGE, MAXWELL, *par le fond à droite,* BELGRAVE *et* DERBY, *entrant par le fond à gauche.*

BELGRAVE.

Ah çà, mon cher Maxwell, où êtes-vous donc passé depuis le retour de la chasse? Le roi s'inquiète de vous et s'étonne de la façon dont vous lui avez échappé.

MAXWELL, *préoccupé.*

Oui... une affaire importante... (*A part.*) Cette femme masquée, impossible de la retrouver!... Si elle parlait!

BELGRAVE.

Enfin, vous arrivez à temps. Le chapeau, le collier, le manteau, tout est là. (*Il désigne le pavillon.*)

LA COMTESSE DE DORCHESTER, *à Belgrave.*

Ah! c'est donc aujourd'hui que monsieur Maxwell...

BELGRAVE.

Va recevoir, des mains du roi, l'investiture de son nouveau titre; oui, mesdames.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Agréez nos félicitations, monsieur Maxwell, ou plutôt, c'est peut-être la Chambre haute que nous devrions féliciter du nouvel éclat que votre nom lui apporte.

MAXWELL, *à part.*

Vipère! (*Haut.*) Mille grâces, milady, et croyez que je suis vivement touché d'un compliment aussi sincère.

BELGRAVE.

Maxwell, allez dans ce pavillon vous revêtir de vos insignes.

Moi, votre parrain, je vous accompagnerai. (*Maxwell entre dans le pavillon à droite.*)

SCENE II.

LES MÊMES, *moins* MAXWELL.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Dites-moi, lord Belgrave, vous qui êtes un des parrains de monsieur Maxwell, racontez-nous donc la célèbre bataille où il a gagné sa nouvelle dignité... cela doit être quelque chose de terrible !

BELGRAVE.

Ah! comtesse, vous êtes sans pitié!

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ce n'est pas une bataille? Eh bien, alors, confiez-nous les détails de la mémorable ambassade où il a déployé ses rares talents.

BELGRAVE.

Mon Dieu! milady, ma mémoire est un peu infidèle; mais si vous voulez vous adresser au roi lui-même, vous allez le voir, car il doit en personne présider cette cérémonie. (*Il s'incline et sort par la droite.*)

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

A propos, mesdames, savez-vous la nouvelle?

LADY CAMBRIDGE.

Laquelle? il y en a tant!

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Lady Hartwel se fait catholique.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Cela ne pouvait manquer.

LADY CAMBRIDGE.

Pourquoi donc cela? (*Elles s'asseyent toutes trois sur les siéges de gauche.*)

LA MARQUISE D'OSMOND.

Son mari est protestant. Elle veut s'arranger pour ne le rencontrer ni dans ce monde ni dans l'autre.

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Oh! le diable n'y perdra rien, car si on se sépare d'un côté, de l'autre on se réconcilie.

LADY CAMBRIDGE.

Qui donc?

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Lord Elward et miss Barney!

LADY CAMBRIDGE.

Ah! ce pauvre Elward! on l'a donc pris en pitié?

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ah! j'en suis ravie; car vraiment, ce pauvre lord se ruinait en galanteries. Gants parfumés, miroirs de poche, étuis garnis, pâtes d'abricots, essences et autres menues denrées d'amour, il a tout mis en œuvre pendant six mois sans pouvoir attendrir la cruelle.

LADY CAMBRIDGE.

Et par quel talisman a-t-il enfin réussi?

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Je vous le donne en mille.

LADY CAMBRIDGE.

Oh! son immense fortune!

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Non.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ses magnifiques chevaux?

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Vous n'y êtes pas. Un sacrifice d'amour, une mèche de cheveux de la comtesse de Salisbury. (*On rit.*)

LA MARQUISE D'OSMOND.

Une mèche de cheveux! Cette chère comtesse! elle en a donc encore!

LADY CAMBRIDGE.

Comment?

LA MARQUISE D'OSMOND.

Elle en a tant donné. (*Berthe paraît au fond à droite, elle entre vivement et s'arrête tout à coup.*)

LADY CAMBRIDGE.

Mais, mesdames, je ne vois pas lady Temple.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Que voulez-vous! le roi est si distrait depuis quelque temps. Oui, oui, on dit que l'imposante beauté de la fière Lady n'est plus ce qui le séduit.

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

En effet, le goût de Sa Majesté est passé du noble au naïf: ce qui le charme, dit-on, c'est l'héritière de l'antique famille d'Erykdale.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ah! lady Mortimer, pauvre fille!... On ne peut vraiment pas trop lui en vouloir de s'être égarée; sa mère a été si longtemps perdue!

SCENE III.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE, *se montrant.*

Elle est retrouvée.

LES DAMES, *se tournant vers elle.*

Qu'est-ce là?

BERTHE.

En vérité, mesdames, je vous félicite. Vous déchirez les réputations avec une facilité qui prouve ou que votre vertu est bien inattaquable, ou qu'il n'est plus possible de la calomnier. (*Le Roi paraît à la porte du pavillon de droite.*)

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Quelle insolence!

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

LA MARQUISE D'OSMOND.

Sire, cette femme!

LE ROI.

Qui est-elle? Que fait-elle ici?

BERTHE.

Qui je suis? Je vais vous le dire. Hier, dans ce palais même, Votre Majesté racontait un trait de dévouement dont elle paraissait vivement pénétrée. Ce vaisseau que lui envoya une marchande de Nieuport et qui vint si à propos le sauver d'une perte inévitable...

LE ROI.

Quoi... cette marchande?

BERTHE.

Est devant vous, sire.

LE ROI, *se découvrant.*

Madame...

BERTHE.

Ce n'est pas tout. Il y a vingt ans, un homme est mort sur l'échafaud plutôt que de renier la foi qu'il avait jurée à votre père. (*Le roi s'incline.*) Oui, sire, saluez... car cet homme est resté aux yeux de la noblesse anglaise l'exemple le plus illustre, le type le plus pur de l'héroïsme et de l'honneur. Il s'appelait lord Erykdale. (*Mouvement prononcé de surprise.*)

LE ROI.

Lady Erykdale! (*A part.*) La mère de Lucy! (*Il fait signe aux dames de s'éloigner, puis revient vivement vers Berthe.*)

BERTHE.

Sire! vous avez flétri mon enfant; il faut lui rendre l'honneur qu'un mot lui a ravi; l'accusation dont vous l'avez frappée, il faut la rétracter!!!

LE ROI.

Cependant, milady...

BERTHE.

Oh! sur ce point, je ne vous demande rien. C'est ma fille, c'est ma fille seule que je crois.

LE ROI.

Milady!

BERTHE.

Et si c'était vrai, qu'auriez-vous donc fait alors? Quoi! il y a un homme dont le nom, grandi par le martyre, est considéré, dans toute l'Angleterre, comme quelque chose de vénérable et de sacré!... et ce nom, vous l'auriez honteusement souillé, vous, fils de Charles Ier, vous qui, plus que tout autre, eussiez dû le bénir et l'honorer! Il y avait une femme qui, dans l'humble condition à laquelle elle s'était condamnée, n'avait conservé de sa noble origine qu'un attachement profond et inaltérable pour votre maison, qui vous avait donné ses trésors, ses vaisseaux, ses braves marins! Et cette femme! vous seriez venu lui prendre le seul bien qu'elle eût au monde!... voilà ce que vous auriez fait... Ah! vous voyez bien que cela n'est pas!

LE ROI.

Milady, des reproches aussi sévères !...

BERTHE.

Ah! oui, je me laisse emporter par la douleur. J'ai tort... Tenez, sire, j'ai tout compris. Lucy est belle... vous l'aimez... et pour l'enlever à son époux, pour mettre entre eux une barrière infranchissable, vous avez imaginé !... car c'est cela, n'est-il pas vrai ?... vous n'avez pas mesuré toutes les conséquences d'une telle action... mais votre cœur est généreux... voyons, sire, soyez franc... rassurez-moi... dites... oh! dites que j'ai deviné, que c'est bien la vérité!... (*Le Roi reste immobile.*) rien!... rien! Oh! sire, ce n'est plus la veuve du martyr mort pour votre cause... c'est une mère... une malheureuse mère, dont vous avez arraché le cœur, qui vous implore, qui vous dit : Sire, ne sacrifiez pas à un caprice la vie entière d'une pauvre et innocente enfant!... Une parole de vous l'a flétrie... rétractez cette parole, sire, et je vous pardonne! rétractez-la et je vous adore comme mon sauveur! Sire, pitié, ayez pitié de nous! (*Elle s'agenouille.*)

LE ROI.

Milady, votre douleur me touche et je voudrais pour tout au monde... mais que faire? Que puis-je contre la vérité?

BERTHE.

La vérité !... ô mon Dieu!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, *au fond, à droite.*

Ma mère! (*Elle descend vivement près de Berthe.*)

BERTHE.

Toi! mon enfant! (*Elle la serre dans ses bras, et s'assied à gauche.*)

LUCY.

Oui, ma mère, oui, je vous ai désobéi... pardonnez-moi! mais je voulais parler moi-même au roi et je suis venue...

BERTHE.

Tu es venue te jeter aux pieds de l'homme qui t'a perdue et qui seul pourrait te sauver, n'est-ce pas? C'est inutile.

LUCY, *avec effort et douleur.*

Inutile! (*La foule reparaît au fond.*)

BERTHE.

Ah! tu crois que les larmes d'une malheureuse enfant, que le désespoir d'une pauvre mère peuvent l'émouvoir? tu crois qu'il suffit d'adjurer solennellement un homme, de faire appel à sa générosité, à son honneur... non, non! il n'en est pas ainsi... (*Se levant.*) Cet homme voit la mère à ses pieds, l'enfant pâle et brisée de douleur, il voit tout cela et pas une fibre de son cœur ne tressaille, il voit tout cela et il se tait! (*La foule qui se rapprochait reste interdite à ces derniers mots.*)

LE ROI.

Milady... milady... on vous écoute!...

BERTHE, *remontant la scène.*

On m'écoute... Eh! que m'importe!

LE ROI, *faisant signe aux gentilshommes de s'éloigner.*

Milords...

BERTHE.

Restez... oh! restez, milords, car s'il est ici un front qui doive rougir, ce n'est ni le mien, ni celui de mon enfant!

LE ROI.

Milady, de grâce...

BERTHE.

Non, sire, je ne veux pas de mystère. Déjà, je viens de l'entendre, le scandale est venu jusqu'ici, déjà le nom de ma fille est odieusement profané! C'est tout haut, c'est devant tous, c'est à visage découvert, que je dois répondre à la calomnie!... Milords, croyez-moi, soyez bons et loyaux sujets, soyez dévoués, prodiguez sans hésiter votre sang et vos richesses, affrontez la prison et le martyre, et quand vous aurez accompli tous ces nobles efforts, savez-vous de quel prix on payera de si glorieux sacrifices? Si vous avez une fille, on tentera de la séduire.... Si elle résiste, on emploiera tout pour la perdre, tout... jusqu'au mensonge! (*Mouvement des Seigneurs.*)

LE ROI, *les arrêtant.*

Laissez... Une mère offensée a droit de tout dire.

LUCY.

Sire! oh! ce n'est pas possible... et vous ne voudr... pas...

LE ROI, *à part.*

Un moyen... il en est un... mais moi.... moi le roi! c'est impossible!

BERTHE, *ramenant sa fille.*

Tu la vois, notre arrêt est prononcé! Nous n'avons plus qu'à le subir.

LUCY, *avec désespoir.*

Ma mère!... ma mère!...

BERTHE, *remontant avec Lucy.*

Viens, mon enfant! viens. Nous allons partir, nous éloigner pour toujours de l'Angleterre. (*Lionel et le Marquis entrent au fond à droite, et se tiennent au plan supérieur à celui où se joue la scène.*)

LUCY, *apercevant Lionel.*

Partir... Oh! non, non, je ne le veux pas.

BERTHE, *redescendant.*

Et moi donc, est-ce que je voulais qu'on brisât le cœur de mon enfant? Il faut partir, te dis-je, il faut renoncer à toutes les joies que tu as rêvées... Tu en mourras... Qu'importe! le roi l'a voulu...

LE ROI.

Non, milady, non! Je ne veux pas cela. Vous avez mal jugé le roi Charles II. Le nom d'Erykdale ne sera pas déshonoré.

BERTHE, *à part.*

Enfin!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LIONEL, LE MARQUIS.

LE ROI.

Vous m'avez accusé de méconnaître les services de ma noblesse... Eh bien, ce que j'ai refusé jusqu'ici aux considérations de la politique, ce que j'ai refusé à deux maisons régnantes, je veux l'accorder au grand nom d'Erykdale comme une marque d'honneur et de respect... Milady, je vous demande la main de votre fille.

LIONEL, *à part.*

Que dit-il ?

LUCY, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ma main! ah! ma mère, je suis perdue!

LIONEL, *au Marquis.*

Vous l'entendez, mon père, elle refuse.

BERTHE.

Sire! mais vous ne comprenez donc pas qu'une offre pareille, c'est la consécration du déshonneur de ma fille!... Votre couronne! ah! c'est moins que cela qu'il nous faut!... Votre couronne, c'est trop et ce n'est pas assez!

LE ROI.

Mais alors, mon Dieu, que faut-il donc faire? Est-ce que vous ne voyez pas que je ne puis supporter ni votre douleur ni vos reproches? Est-ce que vous ne voyez pas que les larmes de cette enfant me brisent le cœur? Quoi! toute ma volonté, toute ma puissance ne peuvent donc pas même sécher une larme? Oh! je ne vous dis pas de me pardonner... Non! je vous dis: Commandez, ordonnez, disposez de moi, prenez ma vie, s'il le faut, mais délivrez-moi du supplice de voir tout le mal que j'ai fait et de ne pouvoir le réparer!

LIONEL, *s'avançant.*

Vous devez bien regretter, sire, de n'être pas mon égal!

LE ROI.

Un duel! ah! oui... mieux vaudrait cent fois la pointe d'une épée sur ma poitrine!

LUCY, *effrayée.*

Ma mère! ma mère!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GURTH, *se faisant violemment passage.*

GURTH.

Eh! nom d'une merluche, je passerai.

LE ROI.

Ce bruit...

GURTH, *qui est arrivé près de lui.*

Justice, sire, justice!

BERTHE.

Toi, enfin!

GURTH.

Sire, écoutez-moi.

LE ROI.

Plus tard.

BERTHE.

Non, sire, à l'instant, à l'instant même... Depuis hier il a disparu... La verité est là peut-être... Parle, parle donc.

GURTH.

Merci, paysa.

BERTHE.

Où étais-tu?

GURTH.

Arrêté!

BERTHE.

Par qui?

GURTH.

Par Wilson.

LE ROI.

Par Wilson!

BERTHE.

Ce Wilson, quel est-il?

GURTH.

Un scélérat qui m'a enfermé dans un pavillon, à double tour, et m'a crié à travers la serrure: Tu veux voir Birmann! Eh bien, dans une heure, tu iras voir aux Grandes-Indes s'il y est, Birmann! Les Grandes-Indes, y retourner! et à cause de lui!... Ça m'a mis d'une colere... et je jurais... et je criais!... Tout à coup... ma porte s'est ouverte, et une dame en amazone...

LE ROI.

Encore cette femme!

GURTH.

Ah! une jolie femme... Elle m'a dit: Tu veux te venger de Birmann... Eh bien, va à la cour...

LE ROI.

Ici!

GURTH.

Et demande celui qui, pour prix d'un mensonge, va recevoir le titre de duc et pair d'Angleterre.

BERTHE, *avec inspiration.*

Duc et pair!

GURTH.

Mon homme d'hier.

BELGRAVA, *descendant du pavillon.*

Sire, tout est prêt, et le nouveau lord...

BERTHE.

Le nouveau lord! Eh?... (*Elle se précipite vers le pavillon de droite, au moment où Maxwell paraît à la porte.*)

GURTH.

Que fait donc la payse?

MAXWELL, *entraîné sur la scène par Berthe et se débattant contre elle.*

Que me veut cette femme?

BERTHE.

Te faire confesser que tu as trahi le roi.

MAXWELL.

Moi!

LE ROI.

Madame...

BERTHE.

Laissez-moi, sire, venger notre honneur et le vôtre; car il ne peut vous avoir vendu si cher que le mensonge et la fraude. Voyez comme il a pâli sous votre regard, sous ma malédiction! Voyez comme il tremble. Mentiras-tu encore? diras-tu encore que c'est ma fille que tu as livrée au roi?

MAXWELL, *balbutiant.*

Mais je...

BERTHE.

Plus haut! plus haut! écoutez! ah! je vous en prie, écoutez!

LIONEL.

Répondez!

LE ROI.

Réponds! je te l'ordonne.

MAXWELL, *terrifié.*

Eh bien!... eh bien... une autre femme!

BERTHE.

Entendez bien tous: il a dit: une autre femme!

LE ROI, *avec indignation.*

Tu le savais... Traître, à genoux! (*Maxwell s'agenouille.*)

BERTHE, *embrassant Lucy.*

Ah! maintenant, je puis pleurer.

GURTH.

Et moi, je peux rire... car la jolie dame, sire, m'a chargé de vous remettre cet anneau.

LE ROI.

Mon anneau!

GURTH.

Et elle ne vous demande qu'une chose, c'est de rompre son mariage...

LE ROI.

Avec qui?

GURTH, *arrachant la perruque de Maxwell et montrant son front marqué d'une tache rouge.*

Avec Birmann! (*Stupeur générale.*) Eh! oui, c'était ta femme!

LE ROI.

Qu'on entraîne ce misérable! (*On emmène Maxwell.*)

GURTH.

Aux Grandes-Indes où il voulait m'envoyer.

LE ROI.

Milady... Lady Lionel, grâce pour moi!

LE MARQUIS, *rendant le médaillon à Lucy.*

Et moi, Lucy, pourrez-vous jamais me pardonner?

BERTHE.

Le bonheur pardonne toujours.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
56e et 57e LIVRAISONS

THÉÂTRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



UN MARI QUI N'A RIEN A FAIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. N. FOURNIER ET LAURENCIN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE, LE 15 NOVEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DUCLUSEAU, ancien sous-chef dans un ministère . . M. GEOFFROY.
ADÈLE, sa femme. . . . . Mlles [illegible].
VALENTINE BERVILLE, amie d'Adèle. . . . . . . LEMERLE.
PROSPER, jeune employé. . . . . M. LANDROL.
ROSALIE, domestique. . . . . Mme CHÉRI-LESUEUR.

La scène est à Paris, chez Ducluseau.



Une salle à manger. — Poêle au fond. — Table ronde au milieu. — Au-dessus du poêle, une pendule. — Buffets de chaque côté du poêle. — A gauche, au premier plan, porte d'un corridor qui conduit à la porte d'entrée et à la cuisine. — Au deuxième plan, porte de la chambre de Ducluseau. — A droite, premier plan, une croisée. — Au deuxième plan, porte de salon conduisant à la chambre d'Adèle. — A droite, une petite table avec ce qu'il faut pour écrire, près de la fenêtre.

SCÈNE I.

ADÈLE, DUCLUSEAU, puis ROSALIE.

ADÈLE, *assise à la table et calculant.*

27 et 8 — 35, — et 8 — 43. — Total : 43 fr. 70 c. Voyons. (*Elle vérifie sur un autre cahier.*)

DUCLUSEAU, *en dehors.*

Ma femme...

ADÈLE.

Non, c'est 44 qu'il faudrait...

DUCLUSEAU, *en dehors.*

Dis donc, chère amie, est-ce bien 58 mètres d'étoffe qu'on a dû nous livrer pour le meuble et les rideaux?

ADÈLE, *préoccupée.*

Oui, je crois... 15 et 7...

DUCLUSEAU, *de même.*

C'est que je n'en trouve que 57.

ADÈLE.

Vous aurez mal mesuré... 15 et 7 — 57... eh! non... (*Regardant la pendule.*) Midi, bientôt... M. Prosper va venir peut-être?... Comme c'est agréable! me voir forcée de recevoir des visites en peignoir!... et ça, pour retrouver une erreur de 30 centimes... Où en étais-je? Ah! 15 et 7... non, 22 et 3... non, 5... non, 7.

DUCLUSEAU, *entrant. Il est en déshabillé du matin.*

57 m. 59 c.! maintenant... c'est égal, je vais toujours en essayer l'effet avec ce coupon-là. (*Il traverse la scène au fond, en traînant ses pantoufles, et entre dans le salon.*)

ADÈLE, *se levant.*

Mon Dieu! que c'est donc terrible un mari qui n'a rien à faire. Ah! je n'en sortirai jamais toute seule. (*Sonnant.*) Rosalie! (*Elle se rassied.*)

ROSALIE, *entrant de la gauche, premier plan.*

De quoi!... qu'est-ce qu'il y a donc, madame? est-ce que monsieur?...

ADÈLE.

Monsieur... monsieur n'est pas content de la manière dont vous avez fait le compte de vos dernières dépenses.

ROSALIE.

Ça va encore recommencer?... comme l'autre semaine?... Seigneur, mon Dieu! vous êtes trop bonne aussi de l'écouter... faut faire comme moi quand il vient traîner ses pantoufles dans mon office ou dans ma cuisine.

ADÈLE.

Que voulez-vous? un ancien chef de bureau au ministère des travaux publics... l'habitude du travail et de l'exactitude.

ROSALIE.

Mais, madame, quand un homme a tant besoin de s'occuper, il garde sa place; pourquoi qu'il l'a quitté, son ministère des *travaux forcés*! il fallait y rester... à perpétuité.

ADÈLE, *tristement.*

Vous savez bien que M. Ducluseau a donné sa démission, il y a six semaines, pour être sans cesse auprès de moi.

ROSALIE.

Merci! bien obligée de la compagnie! aussi, c'est votre faute, madame, vous l'aimiez trop... et parce qu'autrefois il partait le matin de bonne heure et qu'il ne revenait plus qu'à sept heures du soir pour dîner, c'était une désolation! on ne le voyait jamais assez, au lieu qu'à présent!... voulez-vous que je vous dise, madame, les maris... c'est meilleur de loin que de près.

ADÈLE.

Voyons ce compte...

ROSALIE.

Dame! j'ai beau chercher...

DUCLUSEAU, *en dehors.*

Ma femme! (*Mouvement d'Adèle.*)

ROSALIE.

Tenez! v'là qu'il vous appelle...

ADÈLE, *élevant la voix.*

J'y vais, mon ami, j'y vais.

ROSALIE.

Qu'est-ce qu'il fait encore par là, dans votre chambre? est-ce qu'il vous retailla votre corsage de robe? (*Mouvement d'Adèle.*) Dame! puisqu'il sait tout.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

L'autre jour à vot' couturière
N' voulait-il pas rendre des points?
C'est ce qu'on appelle un tatillon...
Visitant les coins, les recoins,
Toujours là, toujours aux petits soins...
Vraiment, je crois qu' s'il faisait couche,
Si vous aviez fille ou garçon,
Monsieur voudrait chauffer la couche,
Et se charger du nourrisson.

(*On sonne*).

ADÈLE.

Ah! c'est sans doute M. Prosper.

ROSALIE.

L'ami de monsieur? Au fait c'est aujourd'hui dimanche; en voilà un qui se fait prier, depuis six jours que vous l'attendez!

ADÈLE.

Allez donc ouvrir. (*A elle-même.*) Elle a raison... et je ne comprends pas que M. Prosper, si assidu autrefois...

ROSALIE, *rentrant.*

Donnez-vous la peine d'entrer, madame...

ADÈLE, *se levant et allant au devant.*

Madame?... qui donc?... Eh! cette chère Valentine!... *Rosalie sort après avoir introduit Valentine.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, VALENTINE.

ADÈLE.

Mais, quelle heureuse surprise!.., voilà un siècle!..

VALENTINE.

Un siècle de quelques jours!...

ADÈLE.

Ah! le temps me semble si long maintenant!

VALENTINE, *montrant la chambre de Ducluseau.*

Je comprends, ton mari est toujours là!

ADÈLE.

Toujours.

VALENTINE.

Pauvre amie!

(*Elles vont s'asseoir à droite.*)

ADÈLE.

Va, plains-moi, ma chère Valentine... non pas que ce ne soit un excellent homme... très généreux, très empressé... trop empressé! Après cela j'oublie que tu ne peux guère me comprendre, toi qui avais épousé un officier de marine, toujours en voyage.

VALENTINE.

Aussi faisions-nous un ménage excellent.

ADÈLE.

Et, à présent, jouissant de toute ta liberté...

VALENTINE.

Oh! pour une femme, le veuvage a bien aussi des inconvénients...

ADÈLE.

Et tu songes à te remarier?

VALENTINE.

Je venais précisément te consulter sur mon choix.

ADÈLE.

Je t'écoute. (*Elle se lève.*)

VALENTINE.

Pas trop, ce me semble.

ADÈLE.

C'est que... il me semblait entendre M. Prosper.

VALENTINE.

M. Prosper?

ADÈLE.

Il y a plusieurs jours que nous ne l'avons vu... il est si occupé à son bureau.

VALENTINE.

Mais il viendra sans doute aujourd'hui, un dimanche!

ADÈLE.

Je l'attends.

VALENTINE.

Alors profitons de ce que nous sommes seules, puisque j'ai à te parler de lui.

ADÈLE, *vivement.*

De lui?

VALENTINE.

Oui. (*Baissant un peu la voix.*) Ne t'ai-je pas dit que je voulais me remarier?

ADÈLE, *avec une curiosité inquiète.*

Eh bien! quel rapport...

DUCLUSEAU, *du dehors.*

Ma femme!

ADÈLE, *très-contrariée.*

Allons, il ne peut pas nous laisser tranquilles. J'y vais, mon ami, j'y vais... (*A Valentine.*) Tu disais que M. Prosper?...

VALENTINE.

Va trouver ton mari... je t'attends.

ADÈLE.

Non, continue... tu disais que M. Prosper...

VALENTINE.

Tu sens bien que je ne veux pas me donner un maître ou despote... ce qu'il me faut avant tout, c'est un porte-respect... suffisamment jeune et aimable, facile à vivre, or M. Prosper...

ADÈLE, *avec trouble.*

Comment?... tu voudrais... tu aurais l'intention?

VALENTINE.

Pourquoi pas? il a paru autrefois s'occuper de moi... ma tante me persécute pour que je fasse un choix, avant notre départ pour la Bourgogne... et puis, enfin, tu ne sais pas... j'ai un nouveau cousin, par alliance, M. Bertinot, directeur de ce chemin de fer qui vient d'entrer en exploitation... il a encore à sa disposition une place importante, et il l'accorderait à mon mari; mais il me presse... tu vois qu'il faut en finir.

ADÈLE.

Certainement.

VALENTINE.

Or, il peut y avoir des obstacles... quelqu'engagement antérieur... une passion secrète...

ADÈLE, *vivement.*

Tu crois! tu penserais que monsieur Prosper...

VALENTINE.

Lui, comme les autres.

ADÈLE.

C'est juste, il faut savoir.

VALENTINE.

Je me suis dit que tu ne refuserais pas de le pressentir.

ADÈLE.

Volontiers... je l'interrogerai sois tranquille...

VALENTINE.

À la bonne heure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUCLUSEAU, *toujours en robe de chambre.*

DUCLUSEAU, *entrant.*

Ma femme!... ma f... (*S'arrêtant.* *) Ah! madame Berville, mille pardons... je vous demande mille pardons de me présenter ainsi... mais je n'ai pas eu une seule minute de loisir pour vaquer à ma toilette... Les marchands! le livre de dépenses!... la correspondance!... J'étais sur pied à cinq heures vingt-cinq minutes sonnant... l'habitude de l'activité... Mon bureau à présent, c'est mon ménage.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Je suis ici le chef suprême!
En même temps que le commis;
Et je me transmets à moi-même,
Mes ordres auxquels j'obéis;
Je travaille de corps et d'âme,
Pour occuper tous mes moments,
Et je viens ensuite à ma femme,
Demander mes appointements.

(*Il embrasse Adèle.*) Pardon, madame (*A Adèle.*) Dis-moi, ma bonne, tu ne m'as pas envoyé Rosalie; et ses comptes, vous y êtes-vous retrouvées?

ADÈLE.

Pouvais-je devant Valentine?...

DUCLUSEAU.

Madame sait ce que c'est... Figurez-vous madame, que nous avons une domestique d'une négligence, d'une maladresse!... Ça ne sait rien faire, rien acheter, elle paie tout le double.

ADÈLE.

Mon ami...

DUCLUSEAU.

Il n'y a pas de mon ami, je le lui ai démontré encore hier par A plus B pour le canard aux petits pois... Combien payez-vous les petits pois dans cette saison, madame?

ADÈLE.

Encore une fois, monsieur, ces détails...

DUCLUSEAU.

Sont fort naturels entre nous... Les bons comptes font... les bons époux... À propos de comptes, conçois-tu cela, ma bonne?

ADÈLE.

Quoi donc?

DUCLUSEAU.

Je ne trouve plus que cinquante-cinq mètres, cinquante-cinq centimètres maintenant, au lieu de cinquante-huit portés sur la facture...

VALENTINE.

De quoi s'agit-il donc?

DUCLUSEAU.

Une étoffe superbe, madame... pour le salon... tout laine... et croisée... avec des reflets et un moelleux... et solide... ça joue le lampas et le damas... c'est moi qui l'ai choisie... ma femme voulait du bleu... moi, je tenais au jaune... quel beau jaune!... j'ai drapé cela avec des épingles... voulez-vous voir, madame?

VALENTINE, *prenant son chapeau.*

Je vous suis obligée, monsieur, mais...

DUCLUSEAU.*

Ah! quelques minutes encore? moi qui venais pour causer avec vous... De quoi donc parliez-vous quand je suis entré? de toilette? de chiffons?... comme toujours... Oh! les femmes!... Tiens! tiens!... Oh! mais vois donc, Adèle, comme madame a un délicieux fichu!... Oh! le charmant joli petit fichu!... une broderie d'un fini!... et la dentelle donc! vraie valenciennes! quatre-vingts francs le mètre, je parie?

VALENTINE, *souriant.*

C'est possible... je ne me rappelle pas, monsieur.

DUCLUSEAU.

Il faudra t'en acheter un pareil, ma bonne... nous visiterons demain toutes les lingères.

VALENTINE, *bas à Adèle.*

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il t'accompagne aussi chez les marchands?

ADÈLE.

Toujours.

VALENTINE, *à part.*

Ses cadeaux coûtent bien cher.

DUCLUSEAU.

Et en même temps nous irons choisir un canevas pour la causeuse et assortir tes laines... je m'en charge, en attendant une surprise que je te ménage.

ADÈLE.

Ah!

DUCLUSEAU, *se frottant les mains.*

Oui... (*Bas à Valentine.*) J'apprends à faire de la tapisserie comme elle... je sais déjà le point croisé.

VALENTINE.

Vraiment!

DUCLUSEAU, *tirant de sa poche un morceau de canevas affreusement travaillé et le lui montrant à la dérobée.*

Voyez... c'est moi qui ai fait ça... c'est gentil, n'est-ce pas? dans peu de temps, vous me trouverez travaillant auprès d'elle... métier contre métier... un petit duo de coeurs.

VALENTINE.

Ce sera amusant.

DUCLUSEAU.

N'est-ce pas? (*Haut.*) Et j'espère bien alors qu'elle renoncera à son voyage d'Alençon...

VALENTINE, *regardant Adèle.*

Un voyage? comment?

DUCLUSEAU.

Mon Dieu! oui, une visite à son oncle... c'est ce petit Prosper qui lui a mis ça en tête.

VALENTINE.

Monsieur Prosper?... Ah! en effet... il est aussi d'Alençon.

DUCLUSEAU.

Nous en sommes tous.

VALENTINE.

Eh bien! vous l'accompagnerez.

DUCLUSEAU.

Impossible! le bonhomme et moi nous sommes à couteaux tirés. C'est qu'un jour, ma foi, je lui ai dit son fait, je n'y tenais plus. Figurez-vous, madame, un campagnard désœuvré, qui se mêle de tout, qui est toujours sur votre dos, qui s'ennuie et qui ennuie les autres, si bien que tout le monde déserte... (*A Valentine qui s'en va.*) Décidément vous partez, madame?

VALENTINE.

Il le faut... j'ai promis à ma tante.

ADÈLE.

Mais tu reviendras dîner avec nous.

VALENTINE.

Volontiers.

DUCLUSEAU.

C'est ça... et je vais faire le menu... voyons, qu'est-ce que nous donnerons à madame? Ah! si nous lui donnions pour rôti... (*Il cherche.* *)

VALENTINE, *bas à Adèle.*

D'ici là, tu auras parlé à monsieur Prosper?

DUCLUSEAU.

Vous dites, madame?

VALENTINE.

Rien, monsieur... (*A part.*) Il est insupportable. (*A Adèle.*) Ne manque pas...

ADÈLE, *à Valentine.*

Sois tranquille; si je le vois, je...

DUCLUSEAU, *à Adèle.*

Tu dis, ma chère?

ADÈLE.

Rien.

VALENTINE, *à Ducluseau qui l'interroge du regard.*

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Valentine après avoir salué Ducluseau, veut s'en aller avec Adèle Ducluseau lui offre la main jusqu'à la porte, elle sort.)

SCÈNE IV.

DUCLUSEAU, ADÈLE.*

DUCLUSEAU.

Elle est charmante, cette jeune femme-là.

ADÈLE.

C'est pour cela que vous l'avez fait fuir

DUCLUSEAU.

Moi, comment cela?

ADÈLE.

En venant toujours vous mettre en tiers dans notre conversation

DUCLUSEAU.

Vous avez donc de grands secrets ensemble?

ADÈLE.

Nullement, mais on est bien aise d'avoir un moment pour causer.

DUCLUSEAU.

Justement... je suis venu pour vous y aider, je suis le plus aimable que je peux, tu l'as bien vu... mais je ne suis pas fâché qu'à son tour elle nous laisse un peu ensemble. Je ne suis jamais mieux qu'en tête à tête avec toi, ma chère amie... Ah! Dieu! *(Il l'embrasse.)*

ADÈLE, *se dégageant doucement.*

A propos, et votre aunage... est-ce que vous n'allez pas le recommencer?

DUCLUSEAU.

Voila quatorze fois que je le recommence... et chaque fois je trouve quelque chose de moins... je tremble de continuer, j'arriverais à zéro.

ADÈLE.

Est-ce que vous ne lisez pas vos journaux?

DUCLUSEAU.

Il y a longtemps qu'ils sont dévorés... j'ai savouré jusqu'aux annonces... j'ai digéré jusqu'aux canards... belle distraction d'ailleurs quand on a pres de soi...

ADÈLE.

Vous n'allez pas un peu à ce nouveau café?...

DUCLUSEAU.

Allons donc! c'est bon pour les garçons, ces habitudes là; mais quand on a son ménage... un bon ménage. *(Il l'attire sur ses genoux. On frappe à la porte du fond.)*

ADÈLE, *avec joie.*

Quelqu'un!

DUCLUSEAU.

Non... personne... Qui est-ce qui vient nous déranger encore.

PROSPER, *ouvrant la porte.*

Pardon!

ADÈLE, *à part, avec joie.*

C'est lui!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PROSPER.*

DUCLUSEAU.

Ah! Prosper... Je te disais bien... ce n'est personne...

PROSPER, *à part, en entrant.*

Jamais seule! *(Saluant.)* Madame!

ADÈLE.

Savez-vous, monsieur Prosper, que vous vous faites bien désirer.

PROSPER.

Madame... trop de bonté!

ADÈLE.

Nous commencions à croire qu'on ne vous verrait pas aujourd'hui.

DUCLUSEAU.

C'est vrai, pourquoi n'êtes-vous pas venu déjeuner?

PROSPER.

C'était mon intention... mais un travail extraordinaire... mon chef de bureau m'a requis à l'improviste... quel homme pour la besogne!

DUCLUSEAU.

C'est comme moi.

PROSPER.

Toujours le premier au travail...

DUCLUSEAU.

Comme moi.

PROSPER.

Aussi on le déteste.

DUCLUSEAU.

Comme... c'est-à-dire, non... pauvre galérien, attaché à la chaîne que j'ai brisée!

PROSPER.

Je ne viens même vous faire qu'une courte visite... car il faut que je retourne au ministère.

ADÈLE.

Comment encore! un dimanche? pas de congé? pas de repos? Mais c'est une tyrannie! un esclavage, cela!

DUCLUSEAU.

Tu sais bien que ça m'arrivait quelquefois aussi; alors tu criais comme maintenant.

Air: Qu'il est flatteur d'épouser, etc.

Tu répétais la même gamme.
C'est un esclavage, une horreur!
Tenir l'époux loin de sa femme!

ADÈLE, *à part.*

On ne connaît pas son bonheur!

DUCLUSEAU.

Aussi nous prenons nos revanches,
Et, Dieu merci, tout est changé;
Car tous mes jours sont des dimanches!

ADÈLE, *à part.*

Et moi, je n'ai plus de congé.

DUCLUSEAU.

Ah ça, j'espère au moins que vous dînerez avec nous?

PROSPER.

Je tâcherai.

DUCLUSEAU.

Je vous ferai faire un bon petit dîner et avec une personne qui ne vous déplaît pas, mon gaillard. Car on sait ce qui vous attire ici.

PROSPER, *troublé.*

Comment?

DUCLUSEAU.

Sournois! vous en tenez pour la petite veuve!... Vous lui avez fait la cour!...

PROSPER, *à part.*

Il a bien besoin du rappeler ça devant elle!... *(Haut.)* Quoi! monsieur...

DUCLUSEAU.

Vous avez raison, une femme charmante, jolie, spirituelle... toutes les qualités!

ADÈLE, *à part*

De quoi se mêle-t-il encore!

DUCLUSEAU.

Et puis, je vous ferai boire un petit vin... c'est moi l'ai collé, je l'ai tiré, je l'ai mis en bouteille moi-même... avec du sable... des lattes... A propos, où sont donc les clefs de la cave?... où as-tu mis les clefs de la cave?...

ADÈLE.

Je ne sais... mais mon ami, votre toilette... Valentine va revenir.

DUCLUSEAU.

C'est juste, j'oubliais... pourvu que Rosalie ait mis de l'eau sur le feu pour ma barbe? *(Appelant.)* Rosalie... Rosalie! où est-elle à présent?

ADÈLE.*

Je ne sais.

DUCLUSEAU.

Rosalie!... Je vais voir. *(Il sort.)* J'aurai plus tôt fait!...

PROSPER, *à part.*

Enfin, je pourrai donc lui parler. *(Haut en se rapprochant d'Adèle.)* Madame je... *(Il s'arrête en entendant Ducluseau qui murmure au dehors.)*

DUCLUSEAU.

Allons, bon!... que le ciel confonde!... Saprst...

ADÈLE.

Qu'avez-vous donc?

DUCLUSEAU, *rentrant, une bouilloire à la main.*

J'ai que Rosalie n'est pas là et que je m'échaude avec cette bouilloire. (*Il la change de main.*) A-t-on idée de ça aussi!... un demi boisseau de charbon pour chauffer une cafetière d'eau tandis que si on voulait m'écouter, avec deux ou trois morceaux...

ADÈLE.

Ah!

DUCLUSEAU.

Du charbon de Paris, bien entendu, voyez les annonces... quarante pour cent d'économie sans odeur ni fumerons... (*Changeant la cafetière de main.*) Sapristi...

PROSPER.

Permettez...

DUCLUSEAU.

Laissez donc. Et mon savon? où a-t-elle mis mon savon?

ADÈLE.

Est-ce que vous allez vous raser devant nous?

DUCLUSEAU.

Ah! c'est vrai, pardon... le plaisir d'être auprès de toi. (*Allant vers sa chambre.*) Je suis là, à côté... (*Fausse sortie.*) Ah! sache donc un peu où est allée cette fille... j'ai une idée... j'ai fait mes observations... par la fenêtre... (*Confidentiellement.*) Il me semble, je n'en suis pas bien sûr... mais il me semble avoir vu rôder par ici un certain voltigeur...

ADÈLE.

De quoi vous occupez-vous? (*Il sort, deuxième plan à gauche.*)

SCÈNE VI.

PROSPER, ADÈLE.

PROSPER.

C'est un bien digne homme que ce monsieur Ducluseau, mais...

ADÈLE, *levant les yeux au ciel.*

Mais!...

PROSPER.

Quelle gène perpétuelle et qu'ils sont rares les instants où il est permis de vous voir seule...

ADÈLE.

Précisément, j'aurais aussi à vous parler, monsieur Prosper?

PROSPER.

Se peut-il? auriez-vous quelque service à me demander, oh! je vous suis tout dévoué...

ADÈLE.

Merci!... monsieur Prosper... Ce n'est pas cela... je serai peut-être encore plus indiscrète... Je... je désirerais... j'ai des motifs pour désirer de connaître votre manière de penser sur un sujet... assez délicat... sur le mariage.

PROSPER.

Comment, madame?

ADÈLE.

Oui, par exemple! Si l'on vous proposait un parti avantageux... une femme jeune, assez jolie, aimable...

PROSPER.

Je refuserais, madame.

ADÈLE.

Vous refuseriez!...

PROSPER.

Oui, je ne l'aimerais pas.

ADÈLE.

Mais pourquoi?

PROSPER.

Parce que j'en aime une autre...

ADÈLE.

Une autre! Eh bien, monsieur... il faut l'épouser...

PROSPER.

L'épouser! ah!... plût à Dieu qu'elle fût libre!...

ADÈLE, *très-émue.*

Que dites-vous? une femme mariée... Oh! c'est mal!... vous combattrez cette passion... vous oublierez...

PROSPER.

Jamais, madame... Je l'ai voulu... J'ai pensé à m'éloigner quelque temps... J'ai même sollicité un congé qui m'a été promis...

ADÈLE, *inquiète.*

Vous voulez partir?... bientôt...

PROSPER, *l'observant.*

Pour Alençon...

ADÈLE, *vivement.*

Ah! pour Alençon...

PROSPER.

Mon pays... le vôtre... et vous, madame, ne deviez-vous pas aussi faire ce voyage?

ADÈLE.

Moi!

PROSPER.

Ah! s'il m'était permis de vous accompagner...

ADÈLE.

Que dites-vous?

PROSPER.

Votre oncle y compte... Sa dernière lettre est pressante, il me conjure de vous décider... ah! souvenez-vous que vous aviez promis...

ADÈLE.

Non, oh! non!... rien de certain.

VALENTINE, *en dehors.*

Oui, Rosalie, je reste à dîner.

ADÈLE.

Quelqu'un! Taisez-vous?

SCÈNE VII

LES MÊMES, VALENTINE.

(*A l'entrée de Valentine, Prosper et Adèle se séparent vivement.*)

PROSPER, *saluant d'un air contraint.*

Madame...

VALENTINE.

Monsieur...

VALENTINE, *observant Prosper.*

Cet air contraint, embarrassé... qu'a-t-il donc?...

ADÈLE.

Lui! je ne sais...

VALENTINE.

Mais, toi-même. (*Bas.*) Ah! je comprends, tu lui as parlé de moi.

ADÈLE.

Oui... non, je n'ai pas eu le temps... Monsieur en fait que d'arriver.

VALENTINE, *bas.*

Qu'est-ce que tu dis donc? en sortant d'ici, j'ai failli le rencontrer, et pour vous laisser le temps de causer, je suis entrée dans ce petit magasin en face...

ADÈLE.

C'est possible... mais mon mari était là,

VALENTINE, *bas.*

Alors, je vais te laisser libre. (*Haut.*) A propos cette étoffe dont me parlait ton mari... pour le meuble du salon, elle est là, je pense... je suis curieuse d'admirer...

ADÈLE.

Je vais avec toi... vous permettez M. Prosper?

PROSPER.

Madame...

VALENTINE, *bas.*

Mais non... reste donc...

ADÈLE, *embarrassée.*

C'est que... en ce moment... tu vois... je ne suis pas encore habillée...

VALENTINE, *à part.*

Ah! ça mais... elle ne veut donc pas? (*Haut.*) Eh bien? vas à ta toilette, ma chère, je t'attends ici...

ADÈLE.

Comment? tu ne viens pas avec moi?

VALENTINE.

Non... je t'attends. (*Elle se rapproche du bureau à droite.*)

ADÈLE.

Soit, pas de façons entre nous... M. Prosper, vous savez que nous dînons à cinq heures, et si vous voulez que votre chef de bureau vous laisse libre...

PROSPER.

Oui, madame, je cours le rejoindre pour revenir plus tôt.

VALENTINE, *à part.*

Elle l'éloigne?

PROSPER.

Et d'ici là, j'écrirai à monsieur votre oncle...

ADÈLE.

A mon oncle?

PROSPER.

Pour lui annoncer votre arrivée.

ENSEMBLE.

Air: Si nous vivions ensemble, petite fille de la grande armée.

PROSPER.	ADÈLE.
Ah! quelle est mon ivresse!	Après cette promesse,
J'emporte de ces lieux	Cachons, loin de ces lieux,
Une douce promesse	Le trouble qui m'oppresse
Qui comble tous mes vœux.	A son œil soupçonneux.

VALENTINE.

Quelle est cette promesse
Qui le rend si joyeux;
Le trouble qui la presse
Éclate à tous les yeux.

Prosper sort par la gauche et Adèle rentre chez elle, angle droit.)

SCENE VIII.

VALENTINE seule.

Eh! mais ce trouble des deux parts, cet embarras, voilà qui me paraît assez clair, et moi qui l'avais chargée de prendre des informations!... je m'étais bien adressée!... ce pauvre Ducluseau!... en voilà un qui pourra se vanter de l'avoir voulu, si jamais... Mari d'une femme charmante qui l'aimait par dessus tout, s'être rendu insupportable au point de... a ce point-là enfin!... eh bien! il y a des moments où je comprends que... il y aurait pourtant conscience a ne pas le prévenir... (*On entend quereller en dehors.*) Le voilà! encore en querelle.

SCÈNE IX.

VALENTINE, DUCLUSEAU, ROSALIE, *tenant à la main un paquet de serviettes déployées.*

DUCLUSEAU, *à Rosalie, en sortant du corridor.*

Et moi, je vous répète que je suis le chef ici.

ROSALIE.

Chef, c'est possible, mais pas de cuisine! respect a ma vaisselle et laissez mes fers à repasser tranquilles. Est-ce que je vais fourgonner dans vos paperasses, moi!

DUCLUSEAU.

Eh bien! il ne manquerait plus que ça!...

ROSALIE.

Ça me gêne, moi, qu'on soit toujours fourré dans ma cuisine.

DUCLUSEAU.

Sa cuisine!

ROSALIE, *appuyant.*

Oui, ma cuisine.

DUCLUSEAU.

Que diable! elle est bien un peu à moi aussi.

ROSALIE.

Restez chez vous, et laissez-moi chez moi.

DUCLUSEAU.

Chez elle! (*A Valentine.*) Tu l'entends, ma bonne. (*Reconnaissant Valentine.*) Ah! pardon, mille pardons, madame; mais je suis bien aise que vous puissiez juger.

ROSALIE.

Et moi aussi.

DUCLUSEAU et ROSALIE, *parlant ensemble.*

Figurez-vous, madame... Imaginez-vous, madame...

DUCLUSEAU, *à Rosalie.*

Silence!

ROSALIE.

Pardine! si vous parlez tout seul.

DUCLUSEAU, *avec autorité.*

Rosalie, je vous enjoins...

ROSALIE.

Madame m'écoutera...

DUCLUSEAU, *en colère.*

Silence! ... Songez plutôt à réviser, à apurer vos comptes.

ROSALIE, *ne comprenant pas.*

Apurer! quoi apurer! Ah! pour la chose des six sous... (*A Valentine.*) Pour six pauvres malheureux sous, madame...

DUCLUSEAU.

Ce n'est pas pour les six sous... (*A Rosalie.*) Mais pour la régularité...

ROSALIE.

Seigneur Dieu! mon Dieu! ne criez pas tant. (*Fouillant dans ses poches.*) On ne veut pas vous en faire tort... on va vous les bailler vos vingt-cinq centimes!

VALENTINE, *riant.*

Ha! ah!

DUCLUSEAU.

Trente centimes!

ROSALIE, *criant.*

Six sous!

DUCLUSEAU, *plus fort.*

Eh bien, ignorante! (*Repoussant l'argent que Rosalie lui présente.*) je n'en veux pas. (*A Valentine.*) Je suis fort au-dessus de ce préjudice. (*A Rosalie.*) Mais je veux de l'ordre chez moi, de l'exactitude.

ROSALIE.

Ah! mais, dites donc, pour qui me prenez-vous?... Dites tout de suite qu'on vous vole!...

DUCLUSEAU.

Je ne dis pas cela, mais...

ROSALIE.

Dites-le... (*A Valentine.*) ça sera plus tôt fait; pas vrai, madame...

DUCLUSEAU, *avec force.*

Je vous dis que je ne vous le dis pas... (*A Valentine.*) Mais aujourd'hui on néglige six sous...

ROSALIE.

Vingt-cinq centimes!

DUCLUSEAU.

Trente centimes!

ROSALIE.

Six sous!

DUCLUSEAU, *haussant les épaules.*

Et demain ce sera davantage.

ROSALIE.

Dix mille francs pendant que vous y êtes! Hein, madame!... hein, madame! en faut-il avoir de revendre de cette racine de patience!... Et dire que c'est comme ça pour tout... S'il n'y avait qu'avec moi encore!

VALENTINE, *à part.*

Pauvre Adèle!

DUCLUSEAU, *qui a pris Rosalie par le bras.*

Laissez madame tranquille, ne lui rompez pas la tête de vos bavardages... Retirez-vous!

ROSALIE, *exaspérée.*

Eh bien! oui, là, je m'en vas... Mais puisqu'on vous fait de ces affronts-là devant le monde ici!... puisqu'on n'est pas maîtresse dans sa cuisine ici!... puisque ça vous amuse tant d'être chef ici!... régalez-vous-en une bonne fois... Troussez vos poulets!... soignez votre rôti.

DUCLUSEAU, *en colère.*

Je le soignerai mieux que vous!

ROSALIE.

Mettez votre couvert.

DUCLUSEAU, *de même.*

Comme c'est difficile!

ROSALIE.

Repassez votre linge... pliez-le.

DUCLUSEAU, *de même.*

Eh, parbleu! si je le voulais bien...

ROSALIE.

Eh bien! commencez donc tout de suite... (*Elle lui jette sur les bras un paquet de serviettes.*) et v'là les assiettes, les couteaux, et tout le bataclan... Bien de l'agrément.!

DUCLUSEAU.

Certainement!

ROSALIE.

Et v'là mon tablier! mettez-le un peu pour voir!

DUCLUSEAU, *furieux.*

Rosalie!... faites-moi vos excuses.

ROSALIE.

Je vas faire mes paquets.

DUCLUSEAU.

Allez au diable!

ROSALIE.

Sa maison vaut bien la vôtre.

ENSEMBLE.

AIR : *de l'Image.*

DUCLUSEAU.

Ah ! j'enrage.
Quel outrage !
Je veux en avoir raison.
De la place,
Je vous chasse ;
Pour vous, non, non,
Plus de pardon.

VALENTINE.

Il enrage,
Cet outrage
Lui fait perdre la raison.
De sa place
Elle est lasse ;
Pour lui, non, non,
Point de pardon.

ROSALIE.

Il enrage !
Quel ouvrage
Je lui laisse à la maison.
Qu'il me chasse !
Je suis lasse !
Adieu, non, non,
Point de pardon.

(Pendant la fin du morceau Rosalie attache son tablier dans le dos de Ducluseau.

ROSALIE, *en sortant.*

A l'avantage de ne plus vous servir, monsieur Javotte.

SCÈNE X.

VALENTINE, DUCLUSEAU.

DUCLUSEAU.

Hein ! qu'est-ce qu'elle a dit ?

VALENTINE, *voyant le tablier attaché au dos de Ducluseau.*

Ha ! ha ! ha !

DUCLUSEAU.

Je crois qu'elle se permet des épithètes...

VALENTINE, *riant toujours.*

Ha ! ha ! ha !

DUCLUSEAU, *allant à gauche.*

Oui, je mettrai le couvert... oui, je soignerai... oui, je troesserai... oui je plierai...

VALENTINE, *riant toujours et lui montrant le tablier.*

Ça ?

DUCLUSEAU.

Quoi, ça ? *(Il se retourne et voit le tablier, l'arrachant avec colère.)* Ah ! c'est trop fort ! quelle insolence !... et nous allons voir si Adèle continuera à la soutenir.

VALENTINE.

Elle est à sa toilette.

DUCLUSEAU.

C'est égal, je veux lui prouver par A plus B...

VALENTINE.

Au nom du ciel ! Laissez-la en repos !

DUCLUSEAU.

Comment ?

VALENTINE.

Moi, qui espérais pouvoir causer quelques minutes avec vous.

DUCLUSEAU, *ramassant une serviette et la tortillant.*

Madame, je... drôlesse ! me laisser ça sur le dos... sur les bras !... vous disiez, madame ?

VALENTINE.

Mon Dieu ! vous voilà tant de besogne à faire. *(Elle montre la table.)* Et cependant, j'aurais bien désiré avoir votre avis...

DUCLUSEAU.

Comment donc ? je suis à vos ordres, madame... il est vrai que cette fille m'a mis l'esprit à l'envers... *(Il tortille sa serviette.)*

VALENTINE.

Ça se voit à la manière dont vous pliez vos serviettes.

DUCLUSEAU.

Hein ?... *(Regardant.)* Ah ! oui, c'est vrai... je ne sais plus ce que je fais... j'ai les idées si décousues. *(Il déchire la serviette en la tirant.)* Allons, bon ! à propos de décousu...

VALENTINE.

Vous vous remettrez en m'écoutant.

DUCLUSEAU.

C'est cela... *(En colère.)* Insolente cuisinière !

VALENTINE.

J'en ai dit quelques mots ce matin à votre femme ; mais vous savez, deux avis valent mieux qu'un ? surtout lorsqu'il s'agit d'un second mariage.

DUCLUSEAU.

Ah ! vous voulez ?...

VALENTINE.

Ma famille et moi nous ne sommes pas d'accord sur le choix de mon nouvel époux... ma tante prétend qu'il est impossible qu'un ménage soit heureux, si le mari n'a pas une occupation sérieuse.

DUCLUSEAU.

Bah ! qu'est-ce qu'elle dirait donc de moi, qui ai quitté mon emploi tout exprès ?

VALENTINE.

Justement, je lui ai cité votre exemple ; c'est égal, elle soutient que le pire des maris, c'est un homme désœuvré.

DUCLUSEAU.

Ah ! oui, désœuvré !... un mari désœuvré !... bien, c'est possible... mais je ne le suis pas, moi, je m'occupe assez dans mon intérieur.

VALENTINE, *souriant.*

Certes, et c'est encore ce que je lui répliquais..., vous qui partagez avec votre femme les plus petits détails... *(montrant les serviettes qu'il plie.)* Tenez, je voudrais que ma tante vous vît en ce moment... il est vrai qu'elle ajoutait : mais alors c'est encore pis.

DUCLUSEAU.

Hein !

VALENTINE, *s'asseyant à droite.*

Cette intervention perpétuelle du mari... du maître, doit engendrer toutes sortes de querelles et de brouilles !... Comment garder une domestique, recevoir une visite, avoir un moment de liberté, de repos ? Alors, pour se débarrasser d'une tyrannie de tous les instants, on voudrait vivre hors de chez soi, on cherche à fuir son ménage... on projète des absences... des voyages...

DUCLUSEAU, *qui cesse de travailler.*

Ah ! des voyages... vous croyez ?...

VALENTINE.

Moi, non... ma tante... et qui sait même... la distraction devient un besoin tel, que, s'il se présente quelqu'un d'aimable, ou seulement de passable, la comparaison est toute à son avantage. On arrive à souhaiter sa présence pour se reposer un peu de ce sempiternel mari qu'on voit toujours, qu'on voit trop... *(Se levant et passant.)*

DUCLUSEAU.

Sempiternel !

VALENTINE.

A moins qu'il ne vous amuse par ses ridicules.

DUCLUSEAU.

Ah ! *(Il cherche derrière son dos si l'essuie-main y est encore.)*

VALENTINE.

Si bien que peu à peu le mari devenant de plus en plus insupportable et l'autre de plus en plus charmant... celui-ci prenant de l'ascendant à mesure que celui-là en perd... ça fait...

DUCLUSEAU.

Oui, oui, ça fait la bascule.

VALENTINE.

Il est vrai que ma tante ne vous connaît pas.

DUCLUSEAU.

En effet... voilà... elle ne... car si... *(A part.)* Sempiternel !

VALENTINE.

Mais pardon, j'abuse de votre obligeance... vos moments sont si précieux... je vous ai empêché de terminer cette besogne commencée. *(Montrant les serviettes.)*

DUCLUSEAU, *repoussant les serviettes.*

Fi donc ! un tas de chiffons !... Madame votre tante disait donc que...

VALENTINE.

Pardon encore une fois du temps que je vous ai fait perdre. *(Elle entre chez Adèle.)*

SCÈNE XI.

DUCLUSEAU, seul.

Diable ! diable ! voilà une maudite tante qui m'a mis la cervelle sens dessus dessous ! des brouilles, des querelles... allons donc !... *(Regardant la cantonnade.)* Elle radote, votre vieille tante ! moi, qui ne songe qu'à bien aimer, bien choyer ma chère Adèle, je serais passé sans m'en douter à l'état de ces maris sempiternels, dont les femmes ont besoin de changer

d'sir, et qui sont exposés à faire le bascule en se mêlant d'un tas de détails... (*S'apercevant qu'il tient encore les couverts et les serviettes.*) Morbleu !... (*Se reprenant.*) Allons, allons... rassurons-nous, je n'en suis pas encore la, Dieu merci !... et d'abord, il ne vient personne ici, excepté Prosper... pauvre garçon ! ça, ne compte pas... d'ailleurs, il en tient pour la jeune veuve... mais, quant au reste... la vieille... l'affreuse... (une femme très-respectable, d'ailleurs...) la bonne vieille pourrait bien avoir raison... Je me fais l'effet d'un homme en train de se rendre assommant ou ridicule... Eh bien ! j'ai fait une belle chose de donner ma démission !... c'est qu'à présent ma place est prise.. ça se prend tout de suite... ça se prend même d'avance !... en chercher une autre... c'est une affaire de six mois, et d'ici là, diable ! que faire? Oh ! une idée !.. elle ne vaut rien... si fait parbleu ! avec un peu d'aplomb... ce qu'on n'a pas, on le prend... c'est cela... aux grands dangers, les grandes résolutions. (*Il s'assied a table et se met à écrire.*)

SCENE XII.

DUCLUSEAU, PROSPER.

PROSPER, *à part, en entrant.*

Toujours là !...

DUCLUSEAU, *à part, écrivant.*

C'est ça... et puis le post-scriptum... c'est l'essentiel.

PROSPER.

Il s'agit de trouver quelqu'occasion, hem ! hum !

DUCLUSEAU, *levant la tête.*

Hein ?... ah ! c'est vous, Prosper.

PROSPER.

Oui, me voilà libre et je reviens... vous écrive

DUCLUSEAU.

Oh ! rien... une note.

PROSPER.

Pour le ménage? toujours?

DUCLUSEAU, *à part.*

Il se moque de moi. *Tu quoque Brute?*

PROSPER.

Hein ?

DUCLUSEAU.

Rien. (*A part, mettant l'adresse.*) A monsieur Ducluseau... Je vais faire recopier ça.

PROSPER, *à part.*

Elle va venir, sans doute... comment lui parler seul? par quel moyen ingénieux renvoyer ce mari tenace ?... (*Il cherche.*)

DUCLUSEAU, *se levant.*

Pardon, mon cher, il faut que je sorte.

PROSPER.

Hein ?

DUCLUSEAU.

J'agis sans cérémonie avec vous, comme vous voyez

PROSPER.

Vous sortez ? vous !

DUCLUSEAU.

Eh bien, sans doute.

PROSPER.

Avec madame ?

DUCLUSEAU, *entrant dans sa chambre.*

Non, seul.

PROSPER.

Seul ! il sort seul... mais vous ne tarderez pas à ren

DUCLUSEAU.

Je n'en sais rien.

PROSPER, *s'oubliant.*

Vrai !... quel bonheur !

DUCLUSEAU.

Plait-il ? vous dites?

PROSPER, *se reprenant.*

Moi... je disais. (*Montrant la pendule.*) Au fait, il est encore de bonne heure... pour le dîner.

DUCLUSEAU.

C'est vrai !... au surplus, si je n'étais pas rentré à temps... qu'on ne m'attende pas.

PROSPER.

Bah !

DUCLUSEAU.

Bonjour. (*A part.*) Sempiternel !

SCÈNE XIII.

PROSPER, puis ADÈLE, VALENTINE.

PROSPER, *à la porte*

Bah !... comment... dîner sans vous !... parti !... Où diable peut-il courir ainsi sans sa femme !... voilà du nouveau !... ma foi ! profitons-en, et puisqu'il me laisse le champ libre...

ADÈLE, *dans sa chambre.*

Viens donc, ma bonne amie !...

PROSPER, *prêtant l'oreille.*

Je l'entends !...

VALENTINE, *dans la chambre.*

Oui, je te suis.

PROSPER.

Diable !... madame Borville est encore avec elle... voyez ce que c'est pourtant ! une femme charmante ! Dans d'autres moments, je la trouve adorable... Mais il y a de ces personnes qu'on aime mieux voir séparément.

ADÈLE, *à Valentine.*

Viens, tu m'aideras... il faudra bien qu'il accepte le traité de paix que nous venons de conclure avec Rosalie.

PROSPER, *s'avançant.*

Madame...

ADÈLE, *avec joie.*

Ah ! monsieur Prosper.

VALENTINE.

Déjà de retour !... c'est bien... vous nous aiderez... Et où est-il donc ?

PROSPER.

Qui?

VALENTINE.

Monsieur Ducluseau.

PROSPER.

Monsieur Ducluseau ?... il est sorti.

VALENTINE.

Bah !

ADÈLE.

Plait-il ?

PROSPER.

Je dis qu'il est sorti...

ADÈLE.

Sorti, mon mari?

VALENTINE.

Pas possible ! il est caché quelque part. (*Elle cherche des yeux autour d'elle en riant.*)

PROSPER.

Je vous demande pardon, madame; je l'ai vu partir... lui-même, de mes propres yeux.

VALENTINE, *allant ouvrir la porte de la chambre.*

C'est, ma foi, vrai ! personne !

PROSPER, *à demi-voix à Adèle.*

Ah ! madame, je reviens bien joyeux ! J'ai écrit à votre oncle.

ADÈLE, *qui l'écoutait avec distraction.*

Et il ne vous a pas dit où il allait ?

PROSPER.

Votre oncle ?

ADÈLE.

Eh ! non, mon mari.

PROSPER.

Non, il avait l'air très-pressé.

ADÈLE.

Voilà qui est étrange... quoi ! sans me prévenir... Sans me faire dire un mot !

VALENTINE.

Mon Dieu ! c'est une surprise qu'il te ménageait ; il s'est dit : qu'est-ce que je pourrais donc faire de bien agréable pour ma femme ? alors il a pris son chapeau et il est allé se promener.

ADÈLE, *souriant, mais avec un peu d'impatience.*

Ah !

PROSPER.

Voilà !... respirons !

VALENTINE.

Ne vas-tu pas t'inquiéter à présent ?

ADÈLE.

Non, sans doute, je ne m'inquiète pas; mais comment se fait-il que mon mari...

VALENTINE.

Il se sera operçu qu'il manqnoit un plot à son menn... et il est descendu chez le pâtissier.

PROSPER..

Ah! ah! délicieux! mois ce n'est pas celo... car il o dit que s'il tardait trnp, il ue fallait pas l'attendre pour dîner.

ADÈLE.

Il sereit possible!

VALENTINE.

Na pas dîner chez lni!... ah! ça, maia il commonce à se former, ton mari.

ADÈLE, *d'un ton de reproche.*

Velentine!

VALENTINE.

Que veux-tu, c'est son ebsence qui me met de bonoa humenr. (*A part.*) Il m'anra comprise.

PROSPER, *ò Adele.*

Enfin l'important c'est qne j'ai obtenn nn coogé, et...

AOÈLE, *avec distraction.*

Un congé... ah! oui... ooi... Sortir einsi presque à le dérobée! un jour où il a des invités... vous direz ce que vous voudrez, maia ce n'est paa naturel.

POOSPER, *à part, déconcerté.*

Pas moyen de se faire écooter.

VALENTINE.

De l'impatieoce!... Oh! s'il avait l'esprit de ne pas venir dîner!

(*Ducluseau fredonne en dehors.*)

ADÈLE, *qui écoute à gauche.*

Eh! mais...

VALENTINE.

Qu'est-ce?

AOÈLE.

Vraiment, oni, c'est loi, ma chère... le voilà.

VALENTINE, *à part.*

Le maladroit.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUCLUSEAU

DUCLUSEAO, *entre d'un air important et en chantonnant.*

Ouf!. . Ton, too, tootaine, ton, ton.

ADÈLE.

Mais d'où venez-vous donc, mon ami?

VALENTINE.

Savez-vous bien monsieur qoe votre femme commencait à inquiéter.

DUCLUSEAU.

Bah!... ton, ton, tontaine, ton, ton.

AOÈLE.

Sortir ainsi aens rien dire!

DUCLUSEAO, *à part.*

Voyez-vons, voyez-vons, déjo? (*Avec joie.*) Et quand elle saura que j'oi une plece. (*Riant.*) Une place que pour plus de sureté, je viens de m'accorder moi-même... (*Il se frotte les mains.*) Tno, ton, tontaine, ton, ton.

ADÈLE.

Mais que se passe-t-il donc?... Expliquez-vona...

DOCLOSEAU.

Tu le veux! ou fait, à présent je voudrais vainement te cacher ce secrot...

TOUS.

Un secret!

DUCLOSEAO.

Eh bien! oui là... mais ovant tout. (*A Adèle.*) essieds-toi... (*A Valentine.*) asseyez-vnus... (*A Adele en s'asseyant lui-même.*) Prnmets-moi de na pas trop m'en vouloir... vrei, ce n'est pas ma fante, voilà six semoines, six grandes semaines que je fais tout ce que je peux pour m'y accontumer, mais impossible!... il foot bieo le reconoaître oujourd'hui... ça ne me va pas du tout.

ADÈLE.

Hein?

DUCLUSEAU.

Oh! mais, do tout, du tout.

ADÈLE.

Qu'est-ce qo'il dit?

VALENTINE, *à part.*

Nons y voilà...

DUCLUSEAU.

Voos en ovez été témoins tous... ja n'ai reculé devont ancun travail, aucune besogue... et à moins de frotter oui-même l'oppartement, de faire les lampes, de scier le bnis, de le fendre et de le monter, j'ai tout essayé, tout tenté, tout bravé... jusqo'aux colères do Rosalie!

Air: du Charlatanisme.

Chaque matin, event le jour
A la besogne je m'empresse;
J'aide, à la fois, oo tour a tour,
Et la servante et la maîtresse:

Je range, j'achète,jerie,
Je surveille, compte, calcule...
Bref, je fais tout en ce logis
Et j'allais même, j'en frémis,
Faire peut-être la bascule,
J'allais faire aussi la bascule!

ADÈLE, *le regardant.*

La bascule?

DOCLUSEAU.

Mois c'est égal, s'il m'eût été démontré quo tu ne pouvais pas absolument te passer de moi, je serais resté là toojours à mon poste... jo serois mort à la besogne.

ADÈLE.

Ah!

DOCLOSEAU.

Je veux dire que j'anrais renoocé sans hésiter à la place que ja sollicitais.

TOUS.

Una place!

DUCLUSEAO, *se levant.*

Eh! bien oui là... vous vooliez savoir le fin mot... il est lâché... une place... que j'oi demondée en aecret... ça o l'oir très ridicule... quond on vient de dnnner sa démission... mais le fait est que je suis ancore trop jeuno, j'oi le sang trop vif.... j'oi besoin d'activité... aussi j'ai bien chuisi, va... Sais-to co que je me suis doon... fait dnnner?

TOUS.

Quoi donc?

DUCLUSEAU,

Ce n'est plus comme mon bureau no emploi sédentaire... fi donc! il me fant quelque chose de plns remuant... da plus en dehors... (*Regardant Valentine.*) quelque chosa qui ait l'ovantago de m'envoyer promener.

AOÈLE.

Enfin, qu'est-ce donc?

DOCLOSEAO

Une place dans les chemins da fer.

AOÈLE.

Se peut-il? quoi, mon ami!

DUCLOSEAU.

Ne vo pas confondre ovec ceox qui... (*Il prend lo pose et fait les gestes des hommes qui font les signaux avec les bras.*) Du tout! fi donc!... Inspecteor! Un mnovement perpétuel. On vo... on vieot.

PROSPER, *à part.*

Quel bonheur!

DUCLUSEAU.

Une vraie novette... il n'y a pas d'heure fixe... tantôt le jour, tantôt le nuit.

AOÈLE.

La nuit anssi, par exemple.

VALENTINE,

Quello plaisanterie!

DUCLUSEAU.

Oui, ça on l'air.

VALENTINE.

Et les appointements?

DUCLUSEAU, *surpris, à part.*

Tions!... j'ai oublié les oppoiotements!... (*Hout, se remettant, avec aplomb.*) Ils ne sont pas encore fixés... Nous saurons ça plus tard... (*A part.*) qnond j'aorai una vraie place.

AOÈLE.

Mais, en vérité, je n'eo reviens pos...

VALENTINE.

Ni moi.

ADÈLE.

Ainsi c'était pour cela que tu étais sorti !...

DUCLUSEAU.

Justement... j'étais allé acheter mon uniforme.

ADÈLE.

Déjà ! tu es donc bien certain...

DUCLUSEAU.

Parbleu !

ADÈLE.

Si cependant, on allait te refuser.

DUCLUSEAU, *avec aplomb.*

On ne peut pas.

PROSPER

Mais...

DUCLUSEAU.

On ne le peut pas, vous dis-je, l'affaire doit se décider en conseil aujourd'hui même, et tout-à-l'heure, j'en suis sûr, je vais recevoir la lettre d'avis.

VALENTINE

Sans autres formalités ?

DUCLUSEAU.

Parbleu ! je voudrais bien voir !... moi, Ducluseau, un ancien sous-chef, je suis trop connu des administrateurs... J'avais dans ma manche un des plus influents... monsieur... monsieur... chose... enfin celui qui est si connu... (*A part.*) Et que je ne connais pas.

VALENTINE.

M. Bertinot !

DUCLUSEAU.

Justement, M. Bertignot... un ami...

ADÈLE, *à Valentine.*

Ton cousin, il ne m'a jamais dit...

DUCLUSEAU, *à Adèle.*

Tu vois, ma chère... *alea jacta est*... ce qui veut dire qu'il faut prendre son parti... t'habituer à rester seule... car je serai toujours par monts et par vaux... c'est-à-dire par remblais et par viaducs.

ADÈLE.

Ah ! mon ami !

DUCLUSEAU.

Voilà (*A part.*) Si je sais ce que je ferai de mon temps, par exemple !... bah ! j'irai au jardin des plantes... voir les singes.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ROSALIE, *entrant une lettre à la main.*

ROSALIE.

Monsieur, une lettre pour vous.

DUCLUSEAU.

Ma lettre d'avis, sans doute ! je vous le disais bien... Tiens, ma bonne amie. (*Il la donne à sa femme.*)

ADÈLE.

Vous ne la lisez pas.

DUCLUSEAU.

A quoi bon ?... je sais, je devine ce que c'est.

ROSALIE.

Et puis il y a un paquet pour vous dans votre chambre.

DUCLUSEAU.

Ah ! l'uniforme, c'est bien.

ROSALIE.

Dites donc, monsieur ! c'est-y arrangé avec madame ? je peux-t-y reprendre le tablier.

DUCLUSEAU.

Hein ? quoi ?

ROSALIE.

Qu'est-ce que vous en avez donc fait ?

DUCLUSEAU.

C'est bon, c'est bon ! (*A sa femme.*) Eh bien ! cette lettre ?.

VALENTINE.

(*Elle l'ouvre et lit.*) Monsieur, le conseil d'administration, sur votre demande, vous a nommé aux fonctions d'inspecteur-adjoint sur toute la ligne.

DUCLUSEAU, *appuyant sur les mots.*

Sur toute la ligne.

TOUS.

Quelle ligne ?

DUCLUSEAU.

C'est juste... j'ai oublié. (*Se reprenant.*) On a oublié... il manque une ligne... dans la lettre... Eh ! parbleu ! celle de Mr Bertignot.

PROSPER.

C'est positif.

VALENTINE.

Signature illisible.

DUCLUSEAU.

Comme toujours. (*A Valentine qui referme la lettre.*) Attendez donc... et le post-scriptum ?

VALENTINE.

Comment ?

DUCLUSEAU, *se reprenant.*

On dirait qu'il y a un post-scriptum.

VALENTINE

C'est vrai.

ADÈLE.

Qu'est-ce que c'est ?

VALENTINE, *lisant.*

« Un de vos collègues étant tombé malade à l'improviste, « vous êtes prié de prendre immédiatement son service., le « départ aura lieu à sept heures.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu ! sitôt !

DUCLUSEAU.

Je me doutais de ça !

PROSPER ET ROSALIE, *l'un à l'autre avec joie.*

Il part !

VALENTINE.

Eh bien ! on ne perd pas de temps.

PROSPER, *tirant sa montre.*

Déjà six heures passées.

ADÈLE, *à Ducluseau.*

Et tu partirais !

PROSPER.

Quand le devoir parle.

DUCLUSEAU.

N'est-ce pas ? or, il parle... (*Montrant la lettre.*) Il écrit même, et je ne puis rester sourd à sa... (*Se reprenant.*) A sa voix (*A part.*) Tiens ! j'irai à la fête de Saint-Cloud.

ADÈLE.

Mais non, ça ne se peut pas.

DUCLUSEAU, *suivant son idée étourdiment.*

Si fait... c'est le dernier dimanche... (*S'arrêtant en s'apercevant de sa bévue.*) Ah !

ADÈLE.

On donne aux gens le temps de se reconnaître.

DUCLUSEAU.

Du tout ! du tout ! par exemple !... je vais mettre mon uniforme.

ADÈLE.

On t'accordera bien quelques heures.

DUCLUSEAU. *

C'est ça, tu crois que les locomotives ont la patience de feu les coucous... tu ne sais pas ce que c'est, ma bonne... le signal donné... (*Imitant la vapeur.*) Pfu ! pfu ! pfu ! courez donc après !

AIR : *Comme il m'aimait.*

Par la vapeur (*bis*).
Je fuis, je vole, je m'efface ;
Par la vapeur (*bis*.)
Je deviens un sylphe trompeur,
Et lorsque ma femme m'embrasse,
Elle ne rencontre à ma place
Que la vapeur (*bis.*)
Je disparais à la vapeur.

(*Il rentre.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, moins DUCLUSEAU.

ADÈLE.

Impossible de le retenir ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! être pris ainsi à l'improviste ! mais c'est un enlèvement, cela !

VALENTINE, *à part.*

Il y a quelque chose là qui n'est pas naturel.

ADÈLE.

Et le dîner? il ne dînera donc pas?

ROSALIE.

Le dîner! Ah ben! il n'est guère près d'être prêt, avec tous ces micmacs... si vous croyez que ça m'a avancée...

ADÈLE.

Bien certainement, je ne le laisserai pas partir à jeun.

ROSALIE.

Ah! s'il ne faut que ça pour qu'il s'en aille, je vas me dépêcher... (*Elle sort.*)

ADÈLE.

Et toi, ma bonne Valentine, fais-moi un grand plaisir.

VALENTINE.

Tout ce que tu voudras, ma chère.

ADÈLE.

Il faut aller voir ton cousin, M. Bertinot

VALENTINE.

Justement il dîna aujourd'hui chez ma tante.

ADÈLE.

C'est à deux pas d'ici, tu auras encore le temps; prie-le bien de ma part de n'être pas trop exigeant pour M. Ducluseau qu'il nous donne un peu de repit

PROSPER, *surpris.*

Comment!

VALENTINE.

C'est bien. .

ADÈLE.

Et surtout qu'il le dispense du service de nuit... c'est très dangereux, ça lui causera quelque accident.

VALENTINE, *à part, riant.*

Ça se pourrait bien. (*Haut.*) J'y vais. (*Elle sort.*)

SCENE XVII.

ADÈLE, PROSPER.

ADÈLE.

Mon pauvre mari, allons vite le retrouver. (*Elle se dirige vers la chambre de Ducluseau.*)

PROSPER.

Ah! madame un mot de grâce.

ADÈLE.

Eh! monsieur vous oubliez que mon mari va partir.

PROSPER.

Ce matin encore vous daigniez m'écouter avec intérêt, quand je parlais de celle que j'aime, que j'adore.

ADÈLE, *à part.*

O ciel!

PROSPER.

Je me sentais encouragé, ce voyage en Normandie si vivement désiré par moi, vous y aviez consenti.

ADÈLE, *à part avec un peu d'effroi.*

Et cela par la faute... ah! monsieur Ducluseau! monsieur Ducluseau!

PROSPER.

Madame...

ADÈLE.

Brisons là, je vous prie, monsieur. (*Elle va pour sortir.*)

PROSPER, *se mettant devant elle.*

Non, non, vous ne me quitterez pas ainsi.

DUCLUSEAU, *entr'ouvrant la porte de sa chambre, à part.*

Prosper... il en conte à la veuve, sans doute!...

PROSPER.

Je vous en supplie, apprenez-moi mon sort.

DUCLUSEAU, *à part.*

Son sort!... voyons un peu.

PROSPER.

Ah! du moins, dites-moi que vous me pardonnez... Oh! oui, n'est-il pas vrai, vous me pardonnez.

DUCLUSEAU, *à part.*

Eh! pardonnez-lui donc, et que ça finisse. (*Il rit.*) Ha! ha! ha!

ADÈLE.

Encore une fois, monsieur...

DUCLUSEAU, *sursautant.*

Ma femme!... c'est ma femme!...

ADÈLE, *qui voit la porte s'ouvrir.*

Oh! mon mari!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUCLUSEAU.

(*Il est en uniforme, à sa vue Prosper s'éloigne vivement d'Adèle.*)

DUCLUSEAU, *feignant d'agraffer son col d'uniforme.*

Hum! diable de col!

PROSPER, *pour se donner une contenance, allant au devant de Ducluseau.*

Ah! enfin, vous voilà donc, nous vous attendions... J'étais curieux de vous admirer... en uniforme... oh! mais superbe... ça vous va-t-il bien! ça ne vous. .

DUCLUSEAU.

Comment! si ça me... monsieur, hum! (*Il tire sur son col qui le gêne.*)

PROSPER.

On dirait que le col vous étrangle un peu.

DUCLUSEAU.

C'est possible, monsieur... (*A part.*) Le col... c'est la colère!

PROSPER.

Et cette casquette?... (*Il veut le coiffer.*) la coiffure...

DUCLUSEAU, *se reculant d'un air digne.*

Monsieur, voulez-vous bien me laisser? Qu'est-ce que c'est que ces gestes-là?

PROSPER.

Pardon! Ah! je comprends... vous n'êtes pas content d'entrer si vite en fonctions?... c'est assez naturel...

DUCLUSEAU, *à part.*

Ah çà! il se moque de moi, le surnuméraire? (*Haut.*) Non, morbleu! je ne suis pas content! (*A part.*) Comment, pour un instant que je quitte ma femme!... Qu'est-ce que ce sera donc si... Eh bien! j'ai fait une belle chose, moi, de me donner une place!

ADÈLE.

Mon Dieu! mon ami, qu'avez-vous donc

DUCLUSEAU.

Ce que j'ai, madame! Elle me demande ce que j'ai!... Mais vous-même, s'il vous plaît, qu'est-ce que vous avez à pardonner à monsieur?

ADÈLE.

Moi!

DUCLUSEAU.

Oui, oui... j'ai fort bien entendu.

PROSPER, *à part.*

Ah, diable!

DUCLUSEAU.

Qu'est-ce que ma femme peut donc avoir à vous pardonner?

PROSPER.

Mon Dieu! je demandais pardon à madame..

DUCLUSEAU.

Je le sais bien... mais de quoi?

PROSPER, *embarrassé.*

Eh mais! de mes importunités.

DUCLUSEAU.

Vous importuniez madame? (*A Adèle.*) Monsieur vous importunait?

ADÈLE.

Oh! bien légèrement.

DUCLUSEAU.

Légèrement ou non, à quel sujet?

ADÈLE.

Toujours au même sujet...

PROSPER.

Oui, toujours le même...

DUCLUSEAU.

Mais lequel?

ADÈLE, *vivement.*

Eh bien! au sujet de Valentinu...

PROSPER.

C'est cela... du Valen... de madame...

ADÈLE.

De mon amie.

PROSPER.

De mon a... de l'amie de madame.

ADÈLE.

Monsieur me priait d'intercéder pour lui, mais comme je l'ai déjà fait ce matin... et que monsieur Prosper insistait trop... en me retenant lorsque je voulais vous rejoindre, mon ami, cela m'impatientait.

DUCLUSEAU.

Ah!

PROSPER.

Et j'en demandais pardon à madame.

DUCLUSEAU.

Ah! bien, c'est différent. (*A part.*) Tout cela est fort possible et pourtant, dans le doute, et pour plus de sûreté, je vais m'accorder un petit congé... comme ça j'aurai le temps d'éclaircir... (*Il se prépare à ôter son uniforme.*)

ADÈLE.

Que faites-vous?

DUCLUSEAU.

J'ai une idée... comme tu disais... partir ainsi, au pied levé. Je vais écrire à l'administration pour obtenir un sursis.

ADÈLE.

C'est très-bien... à la bonne heure, voilà une bonne idée. (*Elle lui frappe sur la joue et l'embrasse.*)

PROSPER, *avec colère.*

Ah! morbleu!

ADÈLE.

Mais si on allait vous refuser!

DUCLUSEAU.

On ne peut pas.

PROSPER.

Cependant...

DUCLUSEAU, *avec force.*

On ne le peut pas, voilà l'avantage de cette plume là... c'est qu'on ne peut rien me refuser.

ADÈLE.

Très-bien... Monsieur Prosper va porter la lettre, n'est-ce pas? (*Elle aide son mari à ôter son uniforme.*)

PROSPER, *à part.*

C'est ça... c'est moi maintenant qui la gêne!... oh! les femmes!!!

DUCLUSEAU, *qui a ôté une manche.*

Là... et d'une... (*Apercevant Valentine.*) Oh! la veuve! (*Il remet sa manche.*)

SCENE XIX.

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE.

Ah! vous voilà, monsieur, je craignais que vous ne fussiez parti.

DUCLUSEAU.

Mon Dieu! non, madame, je ne suis pas pressé.

VALENTINE.

Vous!... c'est possible... mais l'administration!... j'en arrive.

DUCLUSEAU.

Hein! quoi? l'administration... quelle administration?

VALENTINE.

Eh bien! la vôtre... celle du chemin de fer.

DUCLUSEAU, *cherchant à comprendre.*

Vous l'avez vue, mon adminis...

VALENTINE.

Eh bien! oui, celle où vous avez une place d'inspecteur.

DUCLUSEAU, *stupéfait.*

Par exemple! (*A part.*) En voilà une bonne! je me donne une place d'inspecteur, et...

VALENTINE.

D'où vous vient cet air étonné?

ADÈLE ET PROSPER.

C'est vrai!

DUCLUSEAU.

Moi! j'ai l'air étonné?... de quoi serais-je étonné? seulement madame dit qu'elle a vu mon administration.

ADÈLE.

Eh bien?

VALENTINE.

M. Bertinot.

DUCLUSEAU.

L'administration Bertignot...

VALENTINE.

Bertinot...

DUCLUSEAU.

Bertignot... oui...

VALENTINE.

M. Bertinot m'a dit qu'il comptait sur votre exactitude.

DUCLUSEAU, *abasourdi.*

Ah! il vous a dit...

VALENTINE, *montrant une dépêche.*

Et il m'a remis votre nomination en règle... voilà qui vaut mieux que votre chiffon de papier... tenez, inspecteur.

DUCLUSEAU.

Bah!

VALENTINE.

Avec un traitement de six mille francs.

DUCLUSEAU.

Six mille francs! c'est ma foi, vrai; et bien signé Bertinot... (*Regardant Prosper.*) Qu'est-ce que vous disiez-donc, vous! Bertignot... et avec le timbre... tout... (*A Adèle.*) Comprends-tu ça, toi?

ADÈLE.

C'est magnifique!

DUCLUSEAU, *à Adèle.*

C'est magnif... hein? tu trouves.

PROSPER.

C'est superbe!

DUCLUSEAU, *à Prosper.*

Vous trouvez ça superbe... (*A sa femme.*) Ça te fait plaisir?

ADÈLE.

Eh! mais, mon ami...

(*Rosalie entre et se prépare à mettre le couvert, allant et venant de sa cuisine à la table et aux buffets.*)

VALENTINE.

Il ne reste plus qu'à prendre possession de votre emploi.

DUCLUSEAU.

Comment? tout de suite?

VALENTINE.

Vous savez bien le post-scriptum!

DUCLUSEAU.

Oh! si ce n'est que le post-criptum... ça ne fait rien.

VALENTINE.

Comment, ça ne fait rien; je vous demande pardon...

DUCLUSEAU.

Permettez... Diable! (*A part.*) les six mille francs me faisaient oublier... (*Haut.*) on ne part pas comme ça.

VALENTINE.

Plait-il! n'allez-vous pas refuser à présent?

DUCLUSEAU, *regardant Prosper.*

Ecoutez donc, madame, on n'aime pas à laisser derrière soi...

VALENTINE.

Quoi donc?

DUCLUSEAU.

Je veux dire qu'il m'en coûte de m'éloigner sans voir le bonheur de ceux qui me sont chers... (*A Prosper.*) et puisque vous aimez madame... (*Montrant Valentine.*)

VALENTINE.

Comment?

DUCLUSEAU.

Est-ce que vous n'aimez pas madame?

PROSPER, *vivement.*

Je vous demande pardon...

VALENTINE.

Se peut-il!...

DUCLUSEAU, *avec insistance.*

Vous aimez madame...

PROSPER.

Certainement... puisque tout-à-l'heure...

DUCLUSEAU.

Vous importuniez ma femme...

PROSPER, *à part.*

Au fait... elle est charmante !...

DUCLUSEAU.

Alors... je ne pars pas, sans que le mariage soit décidé.

ADÈLE, *à elle-même.*

Ah ! mon Dieu !...

DUCLUSEAU.

Avec ça qu'il y a pas mal de choses à régler ici. (*Appelant.*) Rosalie !

ADÈLE, *à Valentine.*

Ah ! ma chère ! il va recommencer !

DUCLUSEAU.

Rosalie !...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE.

Eh ben ! eh ben ! qu'est-ce qu'il y a ?

DUCLUSEAU.

Approchez ; où en est votre compte, mademoiselle ?

ROSALIE.

Toujours pour les vingt-cinq centimes !

DUCLUSEAU.

Trente centimes !

ROSALIE.

Six sous !

DUCLUSEAU.

Toujours ! d'abord, tant que je serai ici...

ADÈLE, *à demi-voix.*

Ah ! ma bonne Valentine... tu l'entends !... il n'y a que toi qui puisses nous sauver !

VALENTINE.

Eh bien, nous verrons plus tard... mais tu conçois, partant demain avec ma tante... pour la Bourgogne.

DUCLUSEAU.

Pour la Bourgogne !... il vous accompagnera. (*A Prosper.*) N'est-ce pas ?...

ADÈLE.

Justement il a un congé.

DUCLUSEAU.

Vrai ! (*Serrant la main de Prosper.*) Quelle chance !

ADÈLE, *priant Valentine.*

Ma bonne amie !...

VALENTINE.

Allons... puisque tout le monde le désire...

DUCLUSEAU, *lui serrant la main.*

Ah ! très-bien... Elle consent !... mes compliments et bon voyage, cher ami. (*A part.*) En Bourgogne ! ce n'est pas sur ma ligne.

ROSALIE, *qui était allée chercher la soupière.*

Vous savez qu'il va être sept heures.

ADÈLE ET DUCLUSEAU.

Ah ! mon Dieu !... déjà. (*Ducluseau, boutonne son uniforme.*)

VALENTINE.

Oh ! vous pouvez rester à dîner ; monsieur Bertinot, mon cousin, a fait effacer le post-scriptum... vous n'aurez qu'un service de jour.

DUCLUSEAU, *prenant le bras de sa femme.*

Très-bien... toute mon activité va se déployer au dehors du matin au soir... quant à ma petite femme, je resterai avec elle du soir au matin.

ROSALIE, *mettant la soupière sur la table.*

A la bonne heure, vous ne l'ennuierez plus.

CHOEUR.

AIR : *de Paris qui dort.*

A table, vite ensemble,
Qu'un tel repas est doux,
Surtout lorsqu'il rassemble
Des amants, des époux.

DUCLUSEAU, *au public.*

Air *du Château perdu.*

A vos moitiés, messieurs, voulez-vous plaire,
Il faut un peu vous faire désirer,
Promenez-vous à Pontoise, à Nanterre...
Mais, à propos, chez vous sachez rentrer.
Pour éviter un fatal tête à tête,
Menez partout ces dames avec vous,
Dans les concerts, les bals... (*se reprenant.*) Que je suis bête !
Venez passer la soirée avec nous ;
Venez plutôt, pour nous tous, quelle fête !
Passer ici chaque soir avec nous,

REPRISE DU CHOEUR.

(*Pendant la reprise du chœur, Ducluseau va se mettre à table où les autres se sont placés pendant son couplet.*)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.